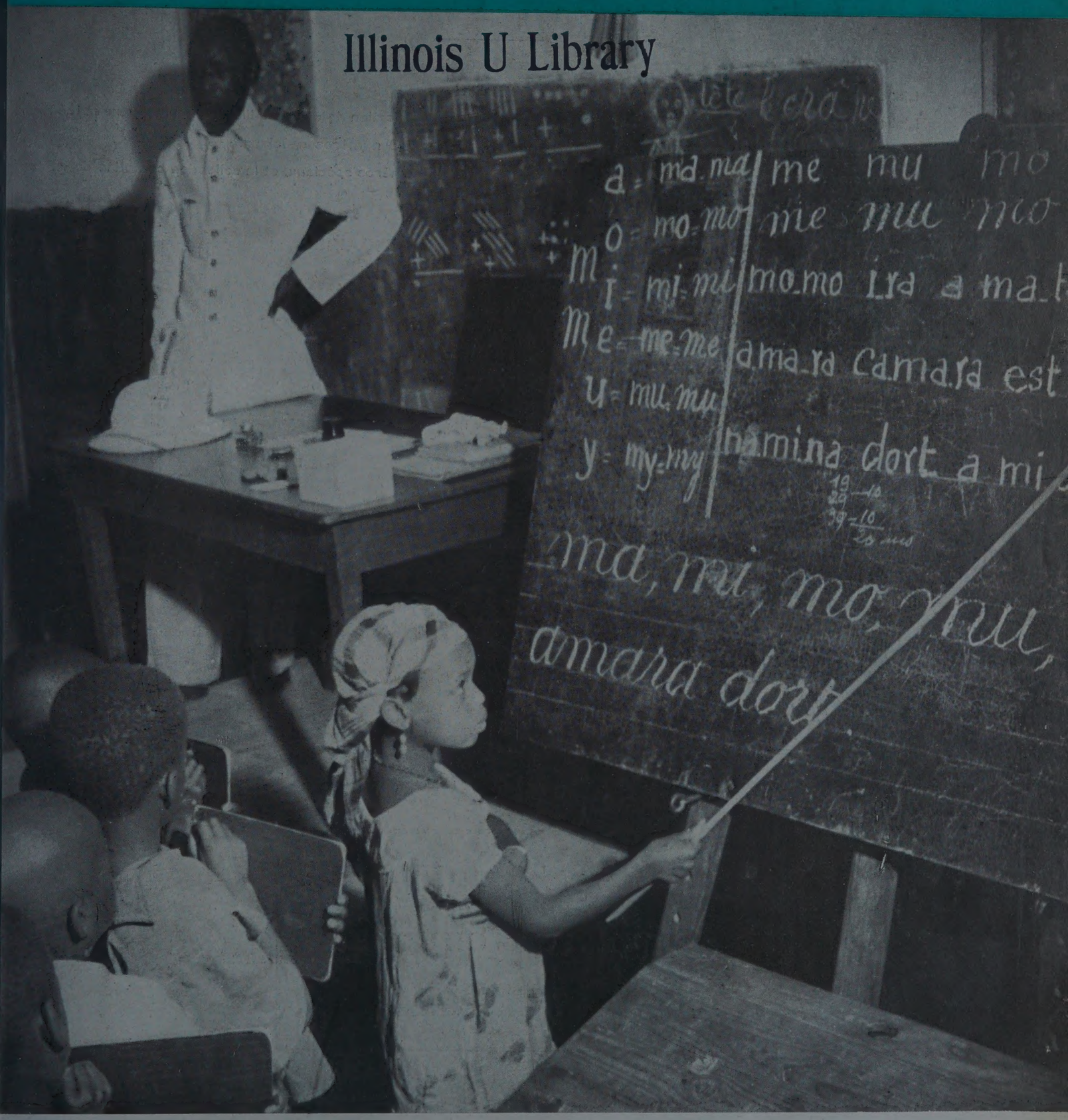
France ILLUSTRATION

N° 125 — 21 FÉVRIER 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library



LES ÉCOLES EN AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

L'influence de la France sur les territoires de l'Union française repose en premier lieu sur la formation de la jeunesse. C'est pourquoi, poursuivant sa grande enquête sur l'Afrique d'aujourd'hui, « France-Illustration » publie dans ce numéro (page 181) le premier article de son envoyé spécial, M. Maurice Genevoix, de l'Académie française, consacré aux établissements scolaires d'A. O. F., dont on voit ci-dessus une école primaire. Phot. A. D. E. P.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

La deuxième partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL

LE RETOUR
Pièce en 3 actes de P.-M. RICHARD

PARAITRA LE **15 MARS**

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

QUATRIÈME ANNÉE • NUMÉRO 125 • 21 FÉVRIER 1948

M. VINCENT AURIOL FÉLICITE A L'OPÉRA LES HÉROS DE LA BATAILLE DE L'EAU LOURDE

Douze parachutistes norvégiens, qui participèrent pendant la guerre à la destruction de l'usine d'eau lourde de Rjukan, dont M. Jean Marin a retracé les péripéties dans les numéros de France-Illustration *des 13 et 20 avril 1946, sont venus à Paris à l'occasion de la présentation du film* la Bataille de l'eau lourde. *Après avoir été décorés par le général Deligne, au cours d'une prise d'armes aux Invalides, ils ont assisté, à l'Opéra, à la projection du film qui retrace leur exploit. Le président de la République, présent à ce gala, a tenu à féliciter lui-même ces combattants dont l'action audacieuse devait interdire aux Allemands de mettre au point une arme atomique avant la fin des hostilités.*

Lord Jowitt, lord chancelier du Royaume-Uni, arrive à Paris, où l'accueille sir Oliver Harvey, ambassadeur de Grande-Bretagne.

Un pavillon des magasins généraux d'Aubervilliers, qui abritait des meubles destinés aux sinistrés de l'Est et de Normandie, a été détruit par un incendie le 13 février.

M. Herriot est accueilli, le 11 février, à Bruxelles par M. Van Cauwelaert, président de la Chambre des députés, et par les membres du gouvernement.

FÉVRIER
2e SEMAINE

L'ex-commissaire Merlen, accusé d'avoir dénoncé aux Allemands un service technique du Deuxième Bureau français, est jugé à Lyon.

Mme Jean Zay a intenté un procès aux journaux qui ont publié sous l'occupation de façon tendancieuse les Carnets secrets *de son mari.*

ÉVÉNEMENTS DU MONDE

La tension internationale. — *Le gouvernement soviétique accuse, le 9 février, le gouvernement de Washington d'avoir falsifié les documents historiques publiés par lui sur les relations germano-russes.*

L'U. R. S. S. adresse aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne et à la France une note protestant contre l'ouverture prochaine à Londres de conversations tripartites sur l'Allemagne.

L'aide à l'Europe. — *Le département d'Etat américain fait connaître, le 11 février, que la France recevra 54 % du montant total du programme d'aide intérimaire à l'Europe, soit 284 millions de dollars.*

Après examen des propositions de M. Marshall, la Commission sénatoriale des Affaires étrangères des Etats-Unis se prononce, le 13 février, en faveur de l'octroi à l'Europe d'une somme de 5.300 millions de dollars, dont 1.147 millions à la France, pour les douze premiers mois du programme de reconstruction européenne.

Le problème allemand. — *M. Massigli, ambassadeur de France, proteste, à Londres, contre la publication, le 6 février, de la nouvelle charte de la bizone, avant la réunion de la Conférence tripartite de Londres.*

Au Conseil de contrôle allié de Berlin, le maréchal Sokolovski s'élève, le 11 février, contre la nouvelle organisation de la bizone et accuse les puissances occidentales de saboter la démilitarisation de l'Allemagne. Une Commission économique de la zone soviétique allemande est créée le 13 février.

M. Marshall, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, se déclare, le 9 février, favorable à la poursuite du démontage des usines allemandes en zone américaine.

M. Georges Bidault, ministre des Affaires étrangères, réclame le contrôle international de la Ruhr, dans un important discours prononcé, le 13 février, devant l'Assemblée nationale française.

Grande-Bretagne. — *Au cours d'une conférence de presse tenue le 10 février, sir Stafford Cripps, chancelier de l'Echiquier et ministre des Affaires économiques, souligne la gravité de la situation financière britannique : d'après le Livre blanc, le déficit de la balance commerciale est passé de 380 millions de livres en 1946 à 675 millions en 1947. C'est pourquoi le 12 février, dans un discours prononcé à la Chambre des communes, il invite les industriels à baisser les prix pour permettre le développement des exportations et à réduire leurs bénéfices. Cependant, les représentants des Trade-Unions maintiennent leurs revendications de hausse des salaires.*

Belgique. — *Le mouvement de grève s'amplifie, surtout chez les mineurs. La mobilisation civile des travailleurs du gaz et de l'électricité est décidée le 12 février.*

Espagne. — *Fermée depuis deux ans, la frontière franco-espagnole est rouverte aux voyageurs le 12 février* *(voir page 177).*

Grèce. — *Les rebelles bombardent Salonique au canon, le 9 février ; l'aviation gouvernementale entre en action contre eux* *(voir page 191).*

FRANCE. — *Le Conseil des ministres adopte, le 11 février, un projet de loi visant à réprimer les hausses illicites* *(voir page 180).* *Le Conseil national économique refuse, le 13 février, d'étudier une proposition d'augmentation de 21 % sur les salaires, présentée par la C. G. T.*

M. Naegelen, ministre socialiste de l'Education nationale, est nommé, le 11 février, gouverneur général de l'Algérie, en remplacement de M. Yves Chataigneau. M. Edouard Depreux, député socialiste, est nommé, le 13 février, ministre de l'Education nationale. Le même jour, M. Max Lejeune, député socialiste, est nommé secrétaire d'Etat aux Forces armées.

Union française. — *L'ex-empereur d'Annam Bao Daï est reçu, le 9 février, par M. Robert Schuman, président du Conseil.*

ARTS, SCIENCES, LETTRES

Le grand cinéaste russe Serge Eisenstein meurt le 11 février.

M. Mackenzie King, premier ministre du Canada, est élu à l'unanimité, le 9 février, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en qualité d'associé étranger.

LE SENS D'UNE RÉOUVERTURE

La frontière franco-espagnole a été rouverte, le 10 février, par le rétablissement du trafic postal, télégraphique et téléphonique ainsi que par le passage des voyageurs. Dans une quinzaine de jours s'effectuera la reprise du transit international ; ultérieurement et après de nouveaux pourparlers, les échanges commerciaux reprendront entre la France et l'Espagne. Ainsi se termine une aventure vieille de deux ans et dont on pouvait se demander comment nous en sortirions. Nous ignorons tout des négociations que le Quai d'Orsay a menées depuis plusieurs mois avec le gouvernement espagnol. Le secret a été bien gardé, et cela était nécessaire : on avait tout à craindre des indiscrétions, car il fallait avant tout éviter les polémiques dont Madrid aurait pu se plaindre à juste titre. Et, si la diplomatie nous a manqué quand nous avons fermé la frontière, reconnaissons qu'elle a bien mené et réussi la préparation de sa réouverture. Disons aussi que, du côté espagnol, il semble que le jeu ait été accepté sans trop de récriminations et que « leur superbe » ait été de n'en pas montrer à notre égard. L'événement est caractéristique de l'époque dans laquelle nous entrons et qui sera celle où nous emploierons toute notre habileté — et il faut espérer que nous n'en manquerons pas — à adapter les improvisations aux réalités.

Une frontière est une ligne le long de laquelle une très grande activité règne. Celle qui nous sépare de l'Espagne est très curieuse, elle n'a de vie qu'à ses deux extrémités, là où elle est aisément franchissable. Entre ses deux grandes ouvertures, ce n'est qu'un mur de montagnes dans l'épaisseur desquelles le tracé de la frontière zigzague d'une manière peu logique : rarement sur les sommets, mais coupant les pentes, isolant les vallées et contournant quelquefois certains villages. Lorsque Mazarin et Don Luis de Haro la fixèrent, en 1659, ils adoptèrent comme critère celui des « eaux pendantes ». Ils ignoraient les lois de l'érosion remontante, comme l'existence de ces collectivités montagnardes indépendantes qui défendirent âprement leurs biens et leur appartenance : ainsi le Val d'Aran, d'où coule notre Garonne, est resté espagnol, et la république d'Andorre a deux souverains : la France et l'Espagne. Dans la montagne, la fermeture de la frontière ne pouvait avoir que des conséquences locales : elles ont été de peu d'importance, si ce n'est une augmentation sensible du trafic clandestin et de la contrebande. Tout commerce étant interdit, on pouvait choisir les produits à grand rendement et à profit considérable. Les profits illicites étaient, paraît-il, d'un assez bon rapport.

En Catalogne et en pays basque, et surtout dans ce dernier pays, la fermeture n'était pas une bonne affaire ; au contraire, elle portait de graves préjudices. Les échanges locaux suivent les variations de direction qui tiennent aux changes ou à d'autres fluctuations ; tantôt c'est de Hendaye et de Biarritz que l'on va s'approvisionner à Irun ou Saint-Sébastien, tantôt c'est le contraire, et cela varie avec les marchandises et les produits. Sur la côte basque, on regrettait les Espagnols et leurs gestes généreux. Nous parlons des Français, mais de l'autre côté de la frontière les sentiments étaient les mêmes, entretenus par des habitudes et des intérêts tellement anciens.

Dans ce pays, la réouverture de la frontière a pris un air de fête et les nouvelles qui nous sont parvenues sont toutes concordantes : c'est du côté espagnol que les cérémonies officielles ont été faites. On dirait que c'est notre retour que l'on célébrait au vin d'honneur d'Irun, car c'est à Irun qu'on l'a bu et non à Hendaye. Soyons donc rassurés, on ne nous en veut pas, on nous accueille avec toutes sortes de gentillesses, comme si l'on avait à se faire pardonner d'avoir provoqué chez nous un accès de mauvaise humeur. D'ailleurs, pour bien montrer qu'il en est ainsi, le délégué du gouvernement espagnol à Paris a fait une déclaration où il a dit que la réouverture serait célébrée par tous les hommes de bonne volonté, et il a ajouté : « Deux grands pays comme l'Espagne et la France ne peuvent pas éternellement se tourner le dos pour des raisons idéologiques que personne n'approuve et que beaucoup ne comprennent même pas. » On ne saurait mieux dire. A cette déclaration allait s'en ajouter une autre d'une très grande valeur : il existe un gouvernement républicain espagnol en exil, dont certains membres vivent parmi nous. Comment allait-il prendre la chose ? Nos craintes, s'il y en eut jamais, furent, de ce côté encore, vite apaisées, puisque M. de Albornoz nous innocente :

« La France, dit-il, ne peut pas être rendue responsable de cette mesure, les autres démocraties ne l'ayant pas suivie dans la voie où elle s'était si généreusement engagée il y a deux ans... Je ne crois pas que les républicains espagnols doivent attribuer une importance majeure à cet événement. »

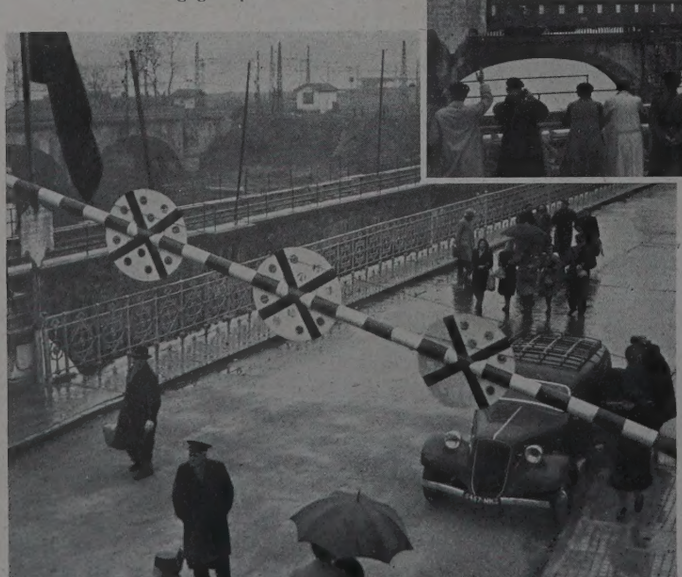
Quelle route avons-nous donc parcourue depuis ce mois de février 1946 où tous les partis surenchérissaient pour demander la fin du régime franquiste, l'intervention des puissances, une croisade pour la libération ? On allait de meeting en meeting et d'indignation en indignation, et les conseils de prudence et de sagesse étaient étouffés par tout ce tumulte. Nous étions alors sous le gouvernement de M. Félix Gouin, constitué après la démission du général de Gaulle, et l'on sait que les communistes y exerçaient une prépondérance que l'on considérait comme une sauvegarde bienheureuse du point de vue intérieur comme du point de vue international. Alors que le gouvernement précédent n'avait pas autorisé les membres du gouvernement espagnol en exil à résider en France, cette autorisation leur fut très rapidement accordée, puis survinrent les exécutions des républicains en Espagne. La réaction fut rapide : la frontière était fermée, c'est-à-dire que toutes les relations avec notre voisine étaient rompues. La France s'engageait à la pointe du combat. Il faut bien reconnaître qu'elle pouvait se croire en droit de le faire. Mais, en politique comme dans la vie, les apparences sont trompeuses, et une bonne diplomatie se doit d'en chercher les faiblesses et de calmer les sentiments et les passions du moment. Nous savons aujourd'hui que les unes et les autres changent.

Quoi qu'il en soit, à Yalta, sans que l'Espagne fût nommément désignée, puis à Potsdam, en passant par San Francisco, où elle l'était, ce pays était exclu de la communauté internationale. En janvier 1946, une des

Mardi, à 0 heure, la population hendayaise est venue assister à la réouverture de la frontière.

Le pont international d'Hendaye vu de la rive française de la Bidassoa, la veille de la réouverture, alors que les douaniers attendent les dernières instructions

Quelques heures avant la réouverture, des cheminots, surveillés par un carabinier espagnol et un gendarme français, vérifient la voie entre Hendaye et Irun (ci-dessus). *Dans l'après-midi du 9 février, le premier train franchit la Bidassoa, alors que de nombreux automobilistes ont déjà passé le pont routier, le matin, après examen de leurs bagages par la douane.*



Perthus, les premières voitures venant de France franchissent frontière d'Espagne. Quelques instants auparavant, les commis- spéciaux se sont fait mutuellement une visite de courtoisie.

premières décisions de l'Assemblée générale de l'O. N. U. réunie à Londres a été celle-ci : « L'Assemblée générale rappelle qu'à la Conférence de Potsdam les gouvernements du Royaume-Uni, des Etats-Unis d'Amérique et de l'Union soviétique ont déclaré qu'ils n'appuieraient pas une demande d'admission aux Nations Unies du présent gouvernement espagnol, lequel, ayant été fondé avec l'appui de l'Axe, ne possède pas, en raison de ses origines, de sa nature, de ses antécédents et de son étroite association avec les Etats agresseurs, les titres nécessaires pour justifier son admission. *L'Assemblée, faisant siennes ces déclarations, recommande aux membres des Nations Unies de se conformer* A LA LETTRE ET A L'ESPRIT *de ces déclarations dans la conduite de leurs futures relations avec l'Espagne.* » La citation valait d'être faite. C'est « à la lettre et à l'esprit » qu'il faudra désormais nous en tenir. La règle est habile et fort diplomatique puisqu'elle peut justifier à la fois notre attitude et celle, absolument contraire, d'autres Etats.

La France était isolée dans son attitude spectaculaire à l'égard de l'Espagne ; son excuse c'est d'avoir cru qu'on la suivrait. Il ne nous reste plus qu'à réparer la mésaventure : nous en avons déjà soldé les frais. N'oublions plus désormais de nous conformer « à la lettre et à l'esprit » et non pas à notre cœur.

ROGER CÉRÉ.

Une réception en gare d'Hendaye, les douaniers trinquent.

Perthus, carabiniers espagnols et gendarmes français commentent énement, tandis que le premier train français gagne l'Espagne.

Photographies A. F. P., I. N. P., Ribière.

NOUVELLE POUSSÉE DES PRIX ET DES SALAIRES

A la faveur d'une saison exceptionnellement clémente, les prix des denrées alimentaires s'étaient maintenus à peu près stables depuis la fin de l'automne. Grâce à l'abondance des pluies et au niveau élevé de la température, les citadins avaient pu s'approvisionner, en décembre et en janvier, dans des conditions relativement satisfaisantes. Même le choc psychologique des hausses massives, intervenues dans les premiers jours de 1948, sur la plupart des grands prix industriels, n'avait pas déclenché de mouvement inquiétant dans le secteur alimentaire. Même l'annonce du prélèvement exceptionnel imposé aux revenus agricoles, même celle de la dévaluation du franc n'avaient pas provoqué de poussée brutale des prix agricoles.

La délégation permanente du Conseil économique, chargée par le gouvernement de suivre l'évolution des prix et des salaires, n'avait constaté, du 1er décembre au 1er février, qu'une hausse de 5 à 8 % de la dépense alimentaire des familles ouvrières.

Vinrent l'échange et le blocage des billets de 5.000 francs. En quelques jours le tableau changea soudain. Vin, viande, légumes parurent s'élancer dans une course à la hausse.

Sur le marché de gros de Béziers, le prix du vin rouge ordinaire passa en trois semaines de 25 à 35 francs. A Paris, au détail, le prix du litre franchit le cap des 50 francs pour approcher et dépasser parfois celui des 60 francs.

A la Villette, le prix du kilogramme de viande de bœuf extra, coté 210 francs à la mi-janvier, passa à 260 francs et, sur les étaux de boucheries, le prix du beefsteak atteignit 500 francs et davantage.

Quant aux légumes, leurs cours marquèrent en dix jours une hausse moyenne de 15 %.

C'était, selon une expression nouvelle, une vraie « flambée » des prix les plus critiques pour le niveau de vie des consommateurs.

Survenant après les relèvements des prix des articles manufacturés et des tarifs des services publics décidés en décembre, ce nouveau décrochage provoqua une réaction immédiate des syndicats ouvriers.

Considérant le pouvoir d'achat des salariés comme gravement menacé, la C. G. T. entreprit aussitôt d'expérimenter le mécanisme de sauvegarde de l'équilibre des prix et des salaires que le gouvernement avait conçu pour écarter la revendication de l'échelle mobile.

Le 6 février, le ministre des Finances et des Affaires économiques recevait une délégation de représentants des chefs d'entreprises, des ouvriers et des familles ; il l'invitait à lui présenter ses conclusions et ses suggestions relatives au maintien de l'équilibre prix-salaires.

Tandis que la délégation se mettait au travail, le gouvernement s'employait, pour sa part, à contenir la poussée des prix alimentaires.

Le phénomène s'analysait en une fuite devant une monnaie qui semblait brûler les doigts depuis que les grosses coupures avaient subi la démonétisation, et en une vague de spéculation favorisée par l'étroitesse de certains marchés et par le désarroi général.

Contre la première, le gouvernement, qui venait de rendre « au libre débat entre acheteurs et vendeurs » l'établissement du prix de milliers d'articles, dut se résoudre à recourir à une législation de circonstance. Aux termes d'un projet de loi déposé sur le bureau de l'Assemblée le 12 février, les prix au 15 janvier furent déclarés bloqués sous réserve de l'augmentation des coûts de production dont les intéressés auraient à justifier et qu'ils seraient autorisés à répercuter en valeur absolue.

C'était exactement, baisse de 5 % omise, la politique dans laquelle s'engageait un an auparavant le gouvernement de M. Léon Blum.

Il est vrai que les adversaires de M. René Mayer s'empressèrent de proclamer que ce projet n'avait aucun sens, les prix au 15 janvier étant eux-mêmes indéfinis.

En même temps, M. Coudé du Foresto, le sous-secrétaire d'Etat chargé du Ravitaillement, s'attaquait à la spéculation sur la viande. Pour la première fois depuis le retour de fait à la liberté des transactions, il faisait procéder, le 12 février, à la réquisition, aux cours normaux, de la totalité du bétail arrivé à la Villette. Il s'apprêtait en même temps à jeter sur le marché parisien les réserves de viande frigorifiée constituées depuis plusieurs mois. Pour réamorcer les circuits commerciaux désorganisés par ces interventions brutales, il mettait en application un système de troc : aliments du bétail contre animaux de boucherie.

En même temps, l'obligation faite aux détaillants en fruits et légumes d'afficher visiblement les prix auxquels ils s'étaient procuré les produits qu'ils mettaient en vente était remise en vigueur pour permettre une action plus efficace du contrôle économique.

Enfin, des importations de produits alimentaires à bas prix étaient annoncées.

L'ensemble de ces mesures provoqua une détente, favorisée par un retour au calme de l'opinion publique, dont les appréhensions monétaires s'estompaient.

Néanmoins, la C. G. T. poursuivait son action revendicative. Elle poussait le Conseil économique à adopter, à défaut de la baisse des prix, une attitude favorable à un nouveau relèvement d'ensemble des salaires.

Cette politique ne rencontra pas un grand succès dans les milieux économiques. Beaucoup d'observateurs estimaient, en effet, que la « flambée » des prix constituait un accident que devaient pallier les mesures gouvernementales. Tout aménagement inconsidéré du niveau à peine stabilisé des salaires risquait, en revanche, de consolider et d'aggraver les hausses les plus artificielles.

Le 13 février les deux thèses s'affrontèrent au sein de la délégation permanente. Tandis que, précisant ses suggestions précédentes, M. Pierre Lebrun, secrétaire de la C. G. T., revendiquait un relèvement de 50 % des salaires légaux par rapport aux tarifs du 1er juillet dernier, l'unanimité de ses collègues opinait pour une étude plus approfondie du mouvement récent des prix et de ses causes.

Compte tenu de déclarations officielles du ministre des Affaires économiques, la délégation semblait aussi admettre qu'il faille éliminer des calculs certaines hausses légales de prix parmi les plus importantes. Ces aménagements auraient en effet été retenus par le gouvernement parmi les données en fonction desquelles il limita à des pourcentages fixes les augmentations de salaires à consentir.

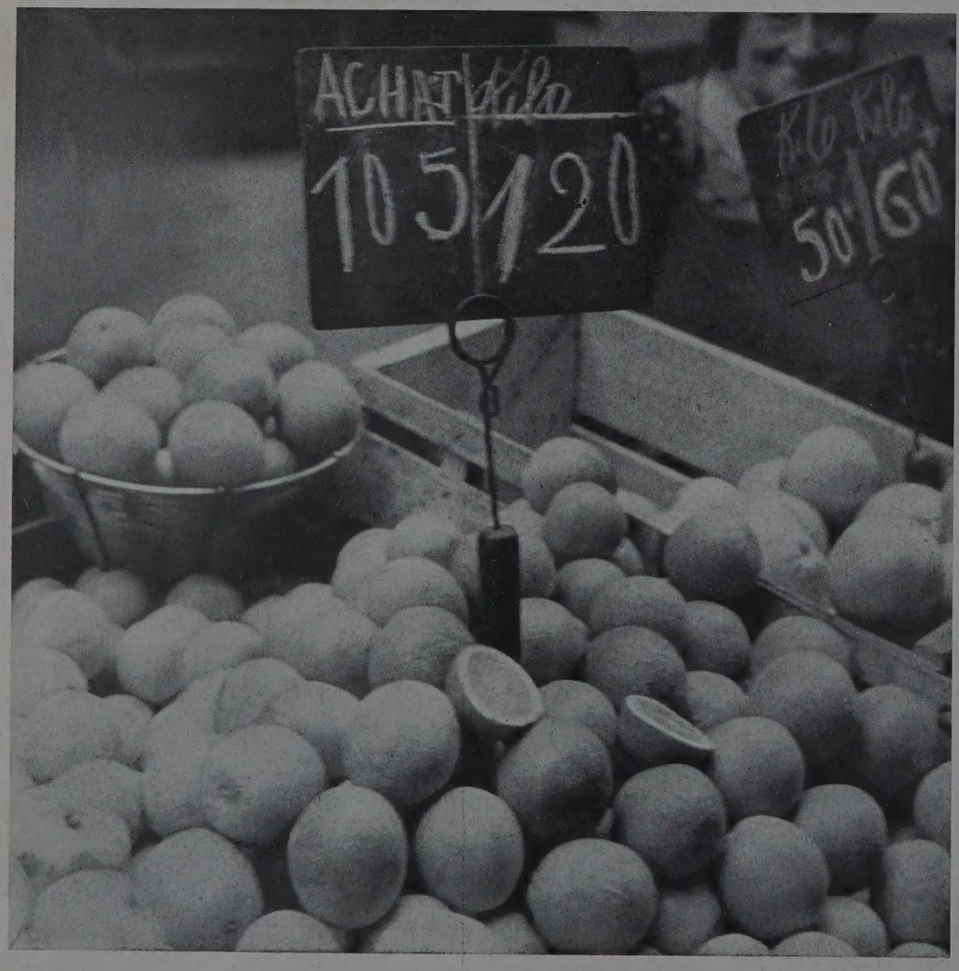
Dans la double hypothèse où les pointes de hausse de la première semaine de février s'atténuaient et où les hausses « Mayer » n'entraient plus en ligne de compte, l'incidence sur les budgets ouvriers des relèvements de prix récents apparaissait beaucoup moins sensible. Le gouvernement pouvait alors raisonnablement prétendre maintenir quelques semaines le blocage prévu des salaires.

C'est dans cette conjoncture que la délégation permanente tenait, le 19 février, une réunion décisive à la suite de laquelle le Conseil économique, réuni d'urgence en session plénière, devait être appelé à se prononcer sur les propositions à soumettre au président du Conseil.

L'éventualité d'un nouveau conflit entre le gouvernement et la C. G. T. se précisait.

R. M.

La plupart des commerçants affichent les prix d'achat et de vente des denrées offertes à la clientèle.



A Gorée, ancien comptoir français au Sénégal, tout parle d'une vie quiète, immobile, un peu somnolente.

A TRAVERS L'AFRIQUE D'AUJOURD'HUI

NOS ÉCOLES EN A. O. F.

par notre envoyé spécial MAURICE GENEVOIX, de l'Académie française

J'AVAIS passé la matinée à Gorée, dans une atmosphère vieillotte et charmante, entre son fort anodin et ses maisons à véranda. Dans les courettes, contre des escaliers à rampe de pierre, des négresses cuisinaient. Un silence lumineux régnait sur l'île, où s'entendaient seulement le gazouillis des femmes, les cris des mouettes et des goélands et, de toute part, la fraîche rumeur du ressac.

Les vieilles façades blanches et roses, l'odeur et le grésillement des fritures, l'ombre ronde d'un bel arbre qui ressemblait à un orme villageois, tout parlait d'une vie quiète, immobile, un peu somnolente, dans le glissement des heures tropicales.

Je devais faire, le soir, une conférence pour les normaliennes de Rufisque. Dakar, déjà grande ville et dont les ambitions voient loin, a lentement étouffé sa déjà vénérable voisine. Une route les relie qui longe la mer alors qu'elle semble lui tourner le dos. Car il y a deux mers à Dakar, que sépare l'étroit cap Vert : celle du large, vers Yoff et ses paillotes ensablées, ses pirogues de pêche enluminées, qui font songer aux barques de Van Gogh, et l'autre, celle de la rade, que domine de son pavillon, de sa lanterne et de ses jardins verts le palais du gouvernement général.

Une vraie route, bordée de filaos jusqu'aux premiers baobabs, macadamisée, goudronnée. C'est la seule du Sénégal. Sur ses 25 kilomètres, les chauffeurs noirs qui pilotent les toubabs, bons manieurs de volant, aux réflexes précis jusque dans ce qu'ils ont d'imprévu, parachèvent leur maîtrise et perfectionnent leur émouvante virtuosité.

A Rufisque, voué aux filles, comme à Sébikhotane, voué aux garçons, le recrutement provient de toute l'Afrique occidentale française : Sénégal, Côte d'Ivoire, Guinée, Soudan, Dahomey et même Cameroun. Dans la grande cour sablée où passait le cortège des élèves, dans la salle où elles m'écoutaient, si attentives et si sages, je les confondis toutes dans la même impression de fraîcheur, de belle santé, d'ardeur vivante. Jambes nues, bras nus, elles portaient un « uniforme » qui n'évoquait en rien les grisailles mélancoliques du pensionnat : blouson, jupe courte, azur et blancheur. Ce ne sont pas, et je m'en doutais bien, en dépit de leur sagesse scolaire, des ouailles toujours dociles à la houlette directoriale. Elèves encore, et malgré tout cloîtrées, à un âge où leurs camarades d'enfance portent toutes un bébé sur les reins, leur sang, leur atavisme, un « sens moral » que nos traditions sociales ne nous préparent guère à comprendre (1) font de beaucoup d'entre elles, pour leur directrice blanche, des énigmes parfois décourageantes. Celle qui m'accueillit à Rufisque, jeune, sen-

(1) Je lis, dans une brochure consacrée par le Père Lalouse aux premiers missionnaires français sur la côte de Guinée, ces lignes d'une lettre que l'héroïque Père Bessieux écrivait au Père Liberman en mars 1845 :

« Si plus tard il était possible d'avoir des Sœurs pour les petites filles ! Les femmes sont si dégradées qu'il leur faut voir des modèles pour connaître ce que c'est qu'une femme honnête et vertueuse. »

Evidemment. Si valable qu'il soit, le critère n'est pas absolu, et ne peut l'être. A Kindia, en Guinée, un commandant de cercle me disait avec quelle simplicité les femmes de tirailleurs mobilisés convolaient vers des mariages d'attente. Tout était bien, si ces mariages étaient féconds ; mieux encore si les négrillons nouveau-nés étaient des mâles. De retour, les maris militaires reprenaient leur femme dans leur case ; certains, dont l'absence avait été longue, fiers des trois fils nouveaux dont s'était enrichi leur lignage.

Marché indigène installé sur les bords mêmes du Fleuve, à Dagana, centre d'échanges commerciaux très importants entre la Mauritanie et le Séné

L'entrée de l'Institut Pasteur, à Dakar.

sible, entièrement dévouée, me disait ses efforts difficiles dans les voies d'une pédagogie à quoi son expérience métropolitaine ne l'avait nullement rompue. Mais un cœur attentif peut beaucoup, elle le sait. Et la jeunesse, l'élan vers la vie, l'avidité d'intelligences neuves ont partout les mêmes prestiges.

Quelques jours plus tard, comme une réponse à des questions que j'eusse implicitement posées, cette directrice me remettait deux feuillets dactylographiés. C'était la copie d'une « composition française », œuvre d'une élève de quatrième année. Si le sujet, dans son traditionalisme scolaire, eût été choisi à dessein, il n'eût pu provoquer réaction plus significative, plus riche d'aperçus en profondeur, de suggestions à certains égards bouleversantes. En fait de document humain, en voici un s'il en peut être. Les dons personnels y éclatent ; mais sa portée, à mon sentiment, dépasse le cas particulier. Je m'en voudrais d'autant plus d'en solliciter le sens par une interprétation quelconque, ou seulement de le commenter. Ce que j'en cite en respecte à la fois l'expression et l'intégrité.

Il s'agissait d' « éclairer par des souvenirs personnels » ces deux vers de la romance fameuse :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance...

Le titre même était donné, *ma Petite Patrie.* Et voici ce qu'a écrit la normalienne noire de Rufisque.

Quelques lignes, rapides et sobres, pour évoquer « un quartier de Dakar, bâti face à la mer, sur des collines brunes », des baraques rouges et grises, de hauts arbres qui se lèvent çà et là. Et tout de suite affluent les souvenirs de la petite enfance, « plus pure que la farine de mil, plus ardente que les insectes des champs. La vie était belle, belle la lumière des sentiers où vibrait l'orchestre des métiers. Dans les cours, les femmes pilaient le mil. La chanson nourricière du pilon dans le mortier, la beauté noire et brillante des pileuses mettaient dans mon cœur de la joie. Je songeais au couscous mêlé de lait frais, le lait pur, le lait blanc des gourdes ».

C'est ensuite l'école coranique, simple cour « vaste et pierreuse qu'ombrage un bentennier touffu » ; le maître, « vieux marabout paralytique, borgne, édenté », que ses élèves appellent le monstre. « Je me revois, avec mon petit pagne bleu, l'ardoise battant sur mes cuisses demi-nues. » On court follement, à travers les filaoyers, pour boire au puits d'un vieux jardinier, importuné par l'essaim des fillettes, qu'il chasse sans cesse et qui sans cesse reviennent. On s'affronte « en des luttes terribles où les corps s'enlacent, se meurtrissent, où les plus habiles, les plus fortes jettent sans pitié leurs adversaires à terre ». Et, par contraste, le souvenir « des douceurs vécues, des hivernages premiers de la vie ». La pluie... « L'eau mouillait la terre. La terre sous mes pas s'enfonçait. Je courais, nue, sous les gouttes d'eau qui s'écrasaient contre mon dos. Quel enfant

de ma race n'a senti cette joie, n'a point connu l'ivresse de boire l'eau qui tombe du ciel, de la sentir lui caresser la peau, glisser jusqu'à ses mollets ? Les arbres frissonnaient de froid, les oiseaux, de peur. Mais moi, enfant terrible, je gambadais... »

Douceur aussi « des jours de fête, des fêtes de Tabaski. Que vînt le matin ! J'allais laver les moutons de mon grand-père. J'adorais la viande grillée, chaude et poivrée, avec un peu de sel... Le soir, j'étais parée comme une reine. Les médailles d'or dans mes cheveux tressés, les perles de corail brun à mon cou, mes pieds teints au henné dans des babouches dorées, me voilà dans les rues en quête de compliments flatteurs ».

Vers 3 heures, il y avait tam-tam. Sons retentissants de tabalas, non plus les tabalas des balles, mais les tabalas des fêtes, mêlés aux chants cadencés... Leste, souple, je m'élançais comme mes sœurs. Pouvoir étrange du tam-tam, où la musique est mouvement, le mouvement, musique. Le sang bouillonnait dans mes veines. Je sautais, je dansais. Je sentais mon ventre qui saillait ou qui s'enfonçait dans mes reins. J'avais huit ans et je criais : « Tam-tam, emporte-moi ! »

« Puis vint mon père, vint l'école et prit fin ma vie libre et simple. On a blanchi ma raison, mais ma tête est noire. Mais mon sang inattaquable est demeuré pur, comme le soleil, pur, vierge de tout contact. Mon sang est resté païen dans mes veines civilisées et se révolte et piaffe au son des tam-tams noirs. Toujours je veux danser, toujours danser, encore danser. Les souvenirs de ma petite patrie aujourd'hui cassée, façonnée, aplatie, transformée en une route qui mène à la boucherie de Dakar, les souvenirs de ma petite patrie font vibrer mon âme, plus que le doigt du diali la corde de son halem. Revivre les douceurs vécues ! Revivre la beauté ardente et forte qui n'est plus que souvenir ! »

Que deviendront ces jeunes filles ? Leurs camarades de Sébikhotane ? Quels maîtres seront-ils pour leurs sœurs et leurs frères de sang ? Une telle composition française, semble-t-il, si riche d'enseignements qu'elle puisse être pour une ancienne sévrienne, aurait de quoi intéresser aussi d'autres orienteurs responsables.

J'ai trouvé à Dakar, auprès de notre haut commissaire, un accueil mieux que courtois. Il m'a montré les plans du futur « grand Dakar » et j'ai pu ainsi, à loisir, à partir du Dakar actuel, laisser mon imagination galoper vers un avenir à l'échelle du Cap Vert tout entier. Mais il y a loin, même pour les architectes urbanistes, entre l'épure et la truelle. Le gouverneur le sait aussi bien qu'eux. C'est un homme perspicace, attentif et fin, doué de ce bon sens qui incite les piétons raisonnables à regarder où ils posent leurs pieds. Ainsi est-il de ceux qui s'obstinent à penser que les bœufs de labour s'attellent devant la charrue, et que le chemin vers les urnes devrait d'abord passer par l'école.

Multiplier ces écoles, former pour elles un personnel de maîtres indigènes suffisant, en qualité comme en nombre, c'est une grande tâche et une tâche urgente.

Aujourd'hui, pour un Noir, l'obtention du certificat d'études primaires emporte *ipso facto* le droit à l'emploi, à la chaise devant un bureau, aux privilèges de l' « évolué » : cela tient à la rareté du diplôme. A ce propos, on m'a cité l'un de ces mots, slogans stéréotypés qu'il est d'usage d'offrir au voyageur, passant d'un jour ou de quelques mois. Exemples : « L'Afrique du Nord est un pays froid où le soleil est chaud » ; « les instruire, c'est préparer notre départ ». Il s'agissait cette fois du boy qui refuse de porter à sa sœur, pour y recoudre un bouton absent, la culotte de son toubab, car « ma sœur, missié, elle a certificat d'études ». Nous n'avons pas assez d'instituteurs français, même pour fournir les cadres d'une organisation scolaire suffisante. Aussi faut-il, en Afrique occidentale française, créer d'autres écoles normales. Celles de Rufisque et de Sébikhotane sont là pour démontrer à la fois l'opportunité d'un tel programme et, déjà, son efficacité.

Aussi bien, les élèves qu'elles formeront pourront-ils se trouver préparés à d'autres tâches que celles de l'enseignement. A Dagana, sur les bords du fleuve Sénégal, j'ai rencontré une ancienne élève de Rufisque. C'était dans un vieux poste rose, moitié fort et moitié bungalow, bâti au temps de Faidherbe, presque à toucher la rive du fleuve. On y a installé un dispensaire et une maternité. Nous avions pénétré dans la cour intérieure. L'un de mes compagnons, jeune administrateur de la subdivision, héla vers les galeries de bois :

— Catherine !

Je vis aussitôt apparaître une grande fille, admirablement découplée, qui se pencha sur la balustrade. Elle descendit en quelques sauts, vint à nous d'un pas ailé. Elle portait une blouse blanche, une courte jupe de cotonnade qui laissait nues jusqu'aux genoux de belles jambes longues et musclées. Tête nue aussi, les cheveux roulés en tresses serrées, elle nous regardait en souriant avec une expression de réserve et de franchise, une clarté qui ne rayonnait pas seulement de ses yeux, de sa mise nette et pimpante, mais de toute sa juvénilité noire. Elle est sage-femme, elle accouche toutes les mères de l'escale, veille à l'hygiène des nourrissons. Ce que nous dit d'elle l'administrateur, sa présence seule le confirmait. Nous causâmes un moment avec elle, assez pour sentir joyeusement l'amour qu'elle a de son métier, la pleine conscience qui l'exalte des bienfaits quotidiens qu'elle dispense. Dagana, la vieille escale au bord du Fleuve, doit à l'école de Rufisque une évoluée de qualité.

La journée qui suivit fut consacrée à Sébikhotane. La même route y conduit, qui devient piste après Rufisque. Nous revîmes ses rues rectilignes, et les cimes d'arbres par-dessus les hauts murs où la veille, à l'heure crépusculaire où nous avions quitté l'école, tournoyaient des vols de milans. J'avais gardé longtemps dans les oreilles le son de leurs piaulements roulés, aigres et limpides à la fois. Il s'y mêlait un caquètement métallique, innombrable, énervé par l'approche de la nuit : c'étaient les roussettes, les grandes chauves-souris africaines, qui s'éveillaient de leur sommeil diurne, se détachaient des branches où elles pendaient comme des fruits noirs, et commençaient dans le ciel d'ambre leurs vols zigzagants et ouatés.

Nous dépassâmes Rufisque et, tournant le dos à la mer, poursuivîmes par la route de Thiès, tout de suite secoués par la tôle ondulée et soulevant derrière nous un nuage de poussière rougeâtre. Si près qu'on soit encore de Dakar, c'est déjà la brousse sablonneuse, parsemée d'arbres sombres, dont la vigueur difforme ne saurait atténuer l'impression de stérilité qui émane de ces étendues sans relief.

Ici règne surtout le baobab. C'est l'arbre du Kayor, partout présent de Tivaouane à Thiès, à Rufisque et dans le Cap Vert. Il accompagne la pistache de terre, l'arachide, que l'on appelle ici la « graine ». Dépouillé en cette saison sèche, comme les énormes fromagers, il prête à ces terres d'Afrique, sous l'ardeur incendiaire du soleil, un caractère frappant qui s'impose, plus tard, à la mémoire : celui d'une fécondité monstrueuse, anarchique, démesurée par rapport à l'homme. Une fois de plus, on éprouve devant eux le sentiment de l'ébauche, de l'informe ou du difforme. Ces troncs-racines, divergeant en moignons tronqués, bossués, ces écorces plissées comme des peaux, nouées de cals, ces masses ligneuses évoquent l'éléphant et sa trompe, la hure du phacochère, la corne du rhinocéros, l'antre-gueule de l'hippopotame et ses yeux de grenouille à fleur d'eau. Il en est dont s'élance, dans un jet vertical d'une puissance incroyable, le tronc mince d'un palmier rônier. Et ce tronc même, en dépit de sa minceur fusante, apparaît, à contre-lumière, comme épaissi de bavures informes, grumelé de scories en paquet.

Seuls, à travers cette forêt baroque, si puissante et si pauvre à la fois, quelques beaux cads, verts à contre-saison, un îlot de manguiers touffus, deux ou trois de ces arbustes ronds et denses qui ont gardé ici leur nom antillais, les *pommes-cajou*, reposent le regard par des silhouettes et des couleurs plus familières ou mieux achevées.

La voiture, ayant quitté la route de Thiès, roulait maintenant par une piste plus meuble vers l'une de ces oasis verdoyantes. Quelques fleurs apparurent dans le sable, les corolles roses et serrées des pervenches de Madagascar, des hibiscus d'un rouge sanglant, éclos de l'aube dernière et qui mouraient déjà : nous arrivions à Sébikhotane.

Une oasis, en effet, des allées droites, bordées de feuillages légers, de roses même, entre des pavillons clairs. Sous les arbres, on avait dressé un théâtre en plein air, une scène à fond de décor peint, encadrée de roseaux, munie d'une rampe électrique ingénieusement agencée par les élèves. Ceux-ci nous accueillirent, une troupe de scouts alignés au bord d'une allée. Ils lancèrent le salut des routiers dans un unisson sans défaut : c'était, dès l'abord, comme un signe ou un symbole, le *la* d'une discipline sans contrainte, d'une camaraderie

ufisque, port des arachides, est le siège d'une école de jeunes filles recrutées dans toute l'A. O. F.

Une classe de français dans une école indigène masculine d'A. O. F.

Deux élèves indigènes participant à des travaux pratiques de chimie.

Les normaliennes de Rufisque apprennent également la couture.

allègre qui ne distingue plus entre les patries et les races.

Il m'est arrivé quelquefois, voué par ma formation à une carrière d'universitaire, non point de regretter d'avoir cédé à d'autres appels, mais de rêver à ce qu'aurait pu être ma destinée si je ne m'étais pas écarté des voies premières où la vie m'avait engagé. Ces rêves m'ont toujours entraîné vers des êtres, des créatures individuelles. Et toujours ils portaient avec eux, par une espèce de contagion, la verdeur de la jeunesse, son élan intérieur, ses avides virtualités. Je connais quelques hommes — et, ceux-là, je les ai enviés — à qui la sympathie constante, l'ardente sollicitude du maître et de l'éducateur ont gardé jusqu'à l'extrême vieillesse le don presque miraculeux d'une jouvence inépuisable. Cela ne va point sans échange : un régent morose ou tatillon ne connaît point ce privilège, et non plus ne dispense autour de sa personne l'atmosphère vivifiante et salubre qu'on respire à Sébikhotane.

Ces garçons m'ont paru s'épanouir dans un climat de liberté. A l'âge où les jeunes corps s'affermissent dans leurs muscles et prennent leur plénitude virile, où les disciplines d'un sport intelligent les développent en harmonie, il m'a paru aussi que les disciplines de l'esprit, telles qu'on les applique ici, ne contraignent point les personnalités. Je n'ai fait que passer. Je n'ai pu que causer, pendant de trop brefs instants, avec quelques-uns d'entre eux, trop rares. Mais j'ai senti en leur compagnie se réveiller en moi cette nostalgie de la jeunesse, ce désir de l'échange et du don où je reconnaissais certains de mes rêves familiers.

Le soir qui suivit ma visite, ils présentèrent sur leur scène en plein air des chœurs, une comédie et une « pièce historique », réglés, adaptés et interprétés par eux. Il faisait nuit, un vent léger soufflait, agitait doucement les feuillages et secouait à froissements chuchotants les praticables de roseaux. J'ai sous les yeux le beau programme, dessiné et gouaché par Diarra Amadou, qu'ils me remirent au lever du rideau.

C'est façon de parler : les changements de mise en scène se faisaient dans l'obscurité. On devinait, sur le plateau ténébreux, des glissements d'ombres murmurantes, qui peu à peu s'architecturaient vaguement, se fixaient dans une ordonnance immobile. D'un seul coup, la rampe s'allumait ; et le beau groupe humain, dans la bigarrure harmonieuse et violente des pagnes, des boubous drapés, des muscles sombres et luisants, surgissait en pleine clarté.

Ils chantèrent des chœurs de chez eux, les Camerounais, un chœur douala, les Dahoméens, un chœur nagot, ceux de la Côte d'Ivoire, un chœur apollinien. Je ne comprenais pas les paroles ; mais la souplesse et l'harmonie des voix, l'admirable entente collective du rythme et de la mélodie secrète, unis dans la richesse de la polyphonie, me rejoignaient directement. Quel que fût le groupement, l'architecture vivante qui tantôt rapprochait les corps, tantôt en isolait le récitant, le spectacle gardait sa couleur et son style et, dans son exotisme même, sa contagieuse valeur humaine.

Des piécettes, des récits légendaires alternaient avec les chœurs. Chacun, puisé dans un fonds populaire, un folklore autochtone où se révélaient comme d'elles-mêmes les particularités raciales, entraînait ces jeunes gens au cœur d'un jeu qui les saisissait tout entiers. Dévouement maternel, mélancolie tendre, malice frondeuse qui rejoignait, par-dessus les siècles, la gaîté de nos vieux fabliaux, générosité filiale, enthousiasme des chevaleries guerrières, tous étaient pris, d'instant en instant davantage oublieux de la circonstance, du rôle à jouer, libérés tous ensemble des dernières traces de gaucherie, de la gêne entraînée par l'usage d'une langue littéraire apprise sur des bancs d'école. Et les rires jaillissaient, les visages traduisaient la terreur, la pitié, l'allégresse avec une sensibilité spontanée et profonde, une sorte d'ingénuité vive qui souvent s'égalait à l'art le plus subtil.

La nuit cependant froidissait. Une fraîcheur pénétrante, presque humide, venue sans doute de la mer proche, mais qui semblait goutteler

Un atelier de menuiserie dans une école indigène d'A. O. F.

des étoiles, feux liquides dans la profondeur du ciel, mouillait les cils et couvrait la peau de moiteur. A peine si je la sentais. Pas davantage ne songeais-je à la terre où nous nous trouvions, aux hibiscus qui mouraient dans l'ombre, aux silhouettes monstrueuses des baobabs perdus dans la nuit. Le dépaysement était d'autre sorte, prétexte à des rêves qui m'entraînaient dans les profondeurs du temps.

Il me semblait, sans être dupe du jeu personnel où je me laissais aller, saisir comme à sa source l'éclosion d'un art spontané, instinctif, riche de promesses que des réminiscences involontaires suscitaient, sans doute, trop aisément. « Peut-être, me disais-je, la pureté de l'art grec classique a-t-elle trouvé son origine dans un fonds primitif analogue. Ce bariolage, ces drapés, ces balbutiements du chœur, cette sourdine des voix à bouches closes, ces évolutions de groupes, ces danses qui hantent les corps et les soumettent à la gravitation de l'orbe, de l'ellipse, ce foisonnement touffu encore de la couleur, du mystère, du langage, concourant à traduire et propager l'émotion humaine, c'est de tout cela que procède la perfection du drame eschylien. On discerne au travers, décantée par la grâce et la puissance du génie, la profusion de ces apports : les légendes des théogonies qui enchantèrent et bouleversèrent des générations de cœurs simples, les batailles des tribus et des clans où les hordes se sentirent patries, comme on retrouve sous la polychromie violente, barbare encore, des temples taillés dans le marbre la charpente de la hutte primitive. Qui sait ce qu'un Sophocle, un Aristophane noirs feraient surgir de ce bouillonnement ? L'esprit souffle où il veut. Il est bien, en tout cas, que ces jeunes, attentifs, recueillent et gardent pour leur peuple ces richesses qui lui appartiennent. Leur jeu est un beau jeu humain. »

Pas un instant la différence de race non plus que celle de l'âge n'avaient été une contrainte ou une gêne. Les préjugés de cet ordre, déjà tenaces par nature, ne trouvent que trop aisément des terrains où pousser leurs racines. C'est une méchante ivraie et un mauvais calcul que d'en favoriser la pousse sur le champ du voisin. L'argument du renoncement est aussi vieux et tenace qu'elle : « Mystère des races, ténèbres ancestrales, impénétrabilité... A quoi bon s'évertuer, dès lors qu'il n'y a rien à faire ? » Ce n'est pas vrai. Il y a toujours quelque chose à faire. Ici, cela est éclatant. La gentillesse, la sociabilité de ces peuples noirs, une sensibilité riche et nuancée, une intelligence ductile multiplient les chances de contact, de communications réelles, durables. Ils ont leurs défauts ? Nous, les nôtres. Aucun des leurs n'est rebutant. J'ai entendu, comme en Afrique du Nord à propos des indigènes, parler de leur ingratitude : « Ils ne voient, pour nous le reprocher, que ce que nous n'avons pas fait pour eux. Ce que nous avons fait, par contre, et qui éclate aux yeux des plus prévenus, cesse d'exister aux leurs à l'instant même où ils en éprouvent le bienfait. » Quand même cela serait, ce travers n'est pas spécial aux Noirs, il est humain. Et s'il est vrai, on ne le voit que trop, qu'il est facile de l'exploiter, vrai aussi que la reconnaissance ne se suscite point par ordre ; il reste tout aussi vrai que le cœur de ces Noirs est capable d'élans généreux, et sûrement de fidélité.

C'est cette vérité-là qui doit inspirer notre effort et soutenir notre persévérance. Je puis dire, en ce qui me concerne — évoquant pour une fois la mission qui m'a conduit en A. O. F. — que certain langage direct, s'ils l'ont senti humain et sincère, les atteint et les émeut. Plusieurs fois, spontanément, ils ont tenu à venir me le dire. Ils l'ont fait en des termes tels, si directs, si humains et si simples, en retour, que j'ai senti ma confiance première, ainsi justifiée, affermie, s'incliner vers l'amitié.

Phot. Maurice Genevoix.

(A suivre.)

CÉRÉMONIES COMMÉMORATIVES A LOURDES

Le cardinal Saliège, soutenu par ses prêtres, sort de la basilique après la messe solennelle.

HABITUELLEMENT calme et quasi désert durant l'hiver, Lourdes vient de connaître une animation qui rappelait celle de l'époque des pèlerinages. C'est que Lourdes célébrait avec ferveur le quatre-vingt-dixième anniversaire des apparitions qui firent d'une obscure petite bourgade pyrénéenne une des villes les plus célèbres du monde. Le 11 février 1858, en effet, moins de quatre ans après que Pie IX eut par la bulle *Ineffabilis*, du 8 décembre 1854, confirmé le dogme de l'Immaculée Conception, une jeune bergère de quinze ans, Bernadette Soubirous, vit apparaître pour la première fois la Vierge devant le rocher d'où devait couler la source miraculeuse.

Lourdes devait connaître depuis lors un développement prodigieux et prendre cet aspect unique au monde de cité du pèlerinage et de la foi, où les foules internationales se pressent chaque année dans une totale communion spirituelle.

Le 12 février 1948, toutes les cloches de la basilique, des églises et des couvents sonnaient à toute volée, tandis que les bannières flottaient au vent.

A la basilique, une messe pontificale fut célébrée avec toute la pompe traditionnelle. Le cardinal Saliège, une des plus grandes figures de l'épiscopat français, qui durant l'occupation ne craignit pas de s'élever contre l'ennemi du haut de la chaire et dans ses lettres pastorales, présidait cette cérémonie, à laquelle assistait, parmi d'autres personnalités, l'ex-impératrice d'Annam. Puis Lourdes reprit son aspect accoutumé. Mais le calme qui y règne ne doit pas faire oublier le travail qui s'y accomplit. Chaque année, les masses de pèlerins se font plus denses. Cette année, on attend en particulier une forte délégation américaine qui viendra en avion se joindre aux foules unies par la prière autour de la grotte miraculeuse.

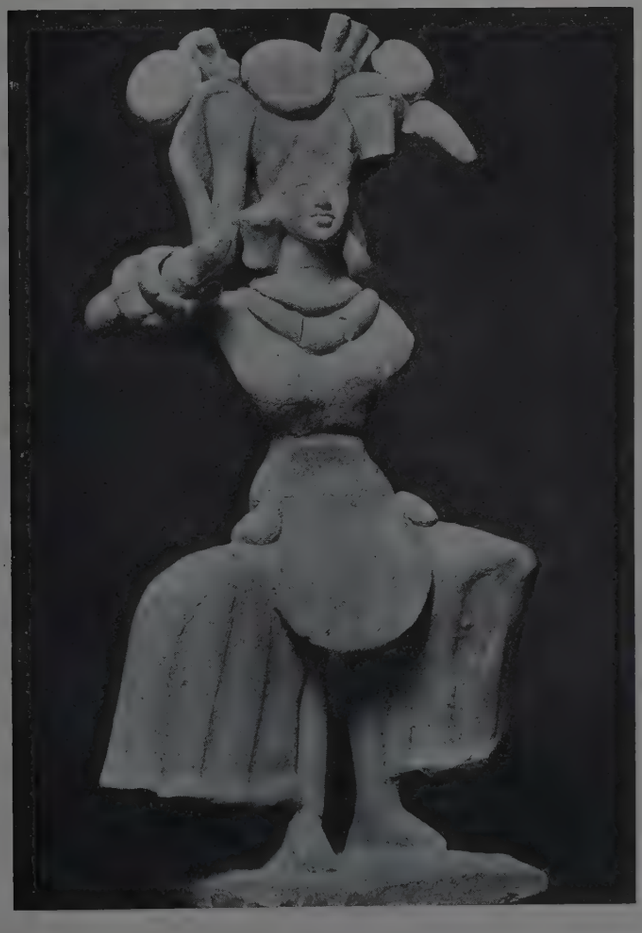
Photographies I. N. P.

A la cathédrale de Westminster, à Londres, un service spécial pour tous les enfants a été célébré en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

KRISHNA JOUANT DE LA FLUTE ET CHARMANT DES FILLES DE FERME. (Mysore, XII[e] siècle, musée de Calcutta.)

L'ART INDIEN A LONDRES

par JEAN POZZI



ELÉGANTE DE PATALIPUTRA. (200 ans avant J.-C., musée de Patna.)

PARMI les archéologues hellénistes, égyptologues, orientalistes que mon père se plaisait à recevoir, l'un d'eux offrit un jour, à l'enfant que j'étais encore, un ouvrage, copieusement illustré, qui s'intitulait : *les Arts méconnus*. Quelques pages du beau livre doré étaient consacrées à l'art indien. Ces images de temples dont la proportion et la forme dépassaient tout ce que j'avais observé, ces dieux, dont quelques-uns possédaient des têtes d'éléphant et d'autres une demi-douzaine de bras, hantèrent longtemps mon imagination d'enfant. Je viens de les retrouver, sinon en chair et en os, du moins en granit, albâtre, ivoire, bois ou bronze, entourés de tout ce que la civilisation de l'Inde a produit de plus précieux, au milieu des vastes salles de Burlington House.

Mais E. Soldi pourrait-il encore intituler une description de tant de trésors : *les Arts méconnus* ? Les quatre millénaires sur lesquels s'étend l'histoire des Indes ont été profondément étudiés, et, si bien des périodes de cette extraordinaire civilisation demeurent obscures, on ne saurait dire qu'aucune soit aujourd'hui pour nous totalement inconnue, ni méconnue ; cependant, une exposition comme celle de la Royal Academy nous aide singulièrement à mieux distinguer les époques, les écoles, les influences et à juger équitablement cet ensemble qui compose ce que nous appelons l' « art indien ».

Dans ces mêmes salles, échappées aux bombardements qui ont dévasté

SARASVATI, DÉESSE DE LA SCIENCE ET DES ARTS. (XIIe siècle, prêté par le maharaja de Bikanir.)

BUSTE DE JEUNE FEMME PROVENANT DU CHATEAU DE GWALIOR. (v

tous les quartiers de Londres, nous admirions, il y a quinze ans, l'exposition d'art persan — un rapprochement, des comparaisons s'imposent nécessairement à l'esprit.

L'art persan est né sur les hauts plateaux de l'Iran, sauvagement arides, où le désert s'arrête parfois devant des jardins embaumés de fleurs qui nous sont familières, la rose, l'œillet, la tulipe ; le sombre feuillage de cyprès pareils à ceux des collines toscanes, et celui des orangers, des abricotiers, des pruniers mêlent leur ombre dans l'eau claire des bassins, oasis verdoyantes qui interrompent un instant, pour le voyageur ravi, la monotonie des immenses étendues de sable et de pierre. Le désert, ainsi que le notait Renan, est monothéiste. Les conceptions religieuses ou morales, les mœurs et les usages de l'Orient moyen sont, au fond, peu différents de ceux que nous avons hérités de nos ancêtres. Sur les enluminures des manuscrits persans, comme dans les mystères du moyen âge, les anges et les démons se hasardent parfois à venir tourmenter les seigneurs et les princesses ; cependant Allah règne seul dans le ciel, et son prophète, le visage recouvert d'un voile, s'envole vers lui sur sa jument miraculeuse. Dans l'architecture de l'Iran, plus encore que dans ses arts mineurs, si l'on devine quelquefois certaines influences venues de Chine, on constate surtout, ainsi que se plaisait à le proclamer mon vieux maître Blochet, la filiation avec Athènes et Rome, par l'entremise de Byzance.

Au contraire, tout ce qui relève de l'Extrême-Orient nous demeure, je ne dis pas hostile, mais étranger et difficilement compréhensible : ses palais et ses temples, leurs fresques et leurs bas-reliefs, avec cette floraison de divinités, de monstres, de guerriers, de danseuses, d'éléphants, apparaîtront au grand public aussi éloignés de nos conceptions esthétiques que les paysages européens peuvent l'être de la jungle de Kipling. A leur aspect, l'esprit et le cœur demeurent plus souvent étonnés que ravis. Je n'oserais murmurer, comme un impitoyable artiste devant la peinture colossale d'un de ses confrères : « Cela se dégonfle », pourtant il est incontestable que notre goût s'effraie et parfois se détourne de ce pullulement. Aux rondeurs multipliées des anatomies féminines, déesses

où filles de ferme, aux chairs trop souvent débordantes des Bouddhas, certains critiques préféreront la maigreur musclée des éphèbes du Quattrocento, les lignes si pures de l'art égyptien ou de l'art archaïque grec. Les hanches fuselées des jeunes filles de l'Acropole, les cous élancés des princesses d'El-Amarna évoquent les troncs des palmiers ou des cyprès, comme les bras et les jambes qui ondulent sur les façades d'Orissa et de Konaraka rappellent les lianes de la forêt tropicale...

Pourtant, ne soyons pas injustes, c'est un art très voisin des plus nobles conceptions classiques, l'impassible beauté de la statuaire antique grecque, qui revit dans la majesté des divinités bouddhiques, et sur leur calme visage transparaît déjà le mystérieux sourire des saints de l'école lombarde. Rodin admirait la grâce voluptueuse des jeunes filles et des bayadères qui décorent les temples hindous, et, plus ou moins consciemment, s'en inspira. Il eût goûté, sans doute, la statue de bois représentant Krishna jouant de la flûte, ou celle, en bronze, de Siva Nataraja, seigneur de la danse, reproduite ici. Je suis sûr que le buste de femme provenant du château de Gwalior et la déesse Sarasvati prêtée par le maharaja de Bikanir l'eussent enchanté...

C'est d'ailleurs une tradition hellénistique qui a survécu aux frontières de l'Afghanistan plusieurs siècles après le passage d'Alexandre, et dont les fouilles récentes d'archéologues français, MM. Foucher et Hackin, nous ont apporté d'émouvants vestiges. Cet art gréco-bouddhique, presque inconnu avant eux, est largement représenté aujourd'hui dans notre musée Guimet, qui a prêté à Burlington House une collection unique d'ivoires trouvés à Bégram et datant des deux premiers siècles de notre ère.

Comment ai-je pu écrire que l'art indien offrait peu de contacts avec les goûts de notre époque ? Voici, dès la première salle, une statuette qui nous montre qu'à Patna, deux cents ans avant Jésus-Christ, les élégantes de l'Inde s'habillaient comme si elles sortaient de chez un grand couturier de l'avenue Montaigne : certaines de ces jeunes personnes, aux tailles d'insecte, sont toutes prêtes à porter des guêpières, mais avouons que la plupart d'entre elles auraient besoin de très solides balconnets !

La galerie d'entrée, contenant, avec les fouilles de Harappa, les plus anciennes manifestations que nous possédons de l'art indien, présente un intérêt extrême pour l'archéologue et lui offre l'occasion de nouveaux et curieux rapprochements avec les arts primitifs de la Mésopotamie.

C'est avec raison que, à l'exception de quelques musées et quelques amateurs d'Occident, les organisateurs de la Royal Academy se sont adressés, pour remplir les salles de Burlington House, à l'Inde elle-même, offrant ainsi à notre admiration des trésors difficilement accessibles. Pendant de longs mois, en bateau, train, auto et avion, trois savants experts, sir R. Windstedt, Basil Gray et Codrington, ont parcouru l'immense péninsule, visitant les temples, sollicitant les collectionneurs, puis ils n'ont pas hésité à transporter jusqu'au bord de la Tamise, bien qu'ils ne soient ni pliants ni « dégonflables », ces énormes monuments, dont quelques-uns, comme le chapiteau de Rampurva, pèsent plus de 5 tonnes !

La flotte de guerre britannique, elle, s'est chargée d'assurer le

LA DANSE GUERRIÈRE DE SIVA NATARAJA. (Bronze du XIIe siècle, musée de Madras.)

TÊTE DE CHEVAL PROVENANT DU TEMPLE D'ORISSA. (XIIIe siècle, musée de Calcutta.)

ée de Gwalior.)

PORTRAIT DE SHAH DAULAT, SIGNÉ BICHITR, CÉLÈBRE MINIATURE DE LA COUR DE JAHANGER (XVII[e] SIÈCLE). (Collection de M. Chester Beatty.)

délicat voyage des trois cents caisses, effectué sans incident ni accident grave, de Bombay jusqu'à Londres.

Un tiers des salles de l'Academy est consacré à la miniature indienne. C'est, je crois, la partie de l'exposition qui remporte le plus légitime succès auprès des visiteurs. La peinture indienne, avant notre ère, à l'époque où les grands peuples de l'Occident européen vivaient encore dans la plus primitive barbarie, connut une extraordinaire floraison. Les grottes d'Ajanta en portent encore le surprenant témoignage. Mais la plupart de ces fresques, comme tous les manuscrits archaïques inscrits sur les écorces d'arbres ou les feuilles de plantes, ont aujourd'hui disparu sous l'action de la nature et des hommes, l'usure du temps, les destructions de la guerre. Les invasions musulmanes, à partir du XIV[e] siècle, apportèrent avec elles de l'Iran l'usage du papier et rendirent à l'art du miniaturiste comme à celui du calligraphe, en même temps que des moyens et des modèles d'expression, un nouvel éclat. Des grands princes, Baber, Humayun, Akbar, Jahangir, Shah Jahan, d'une rare intelligence, d'une extrême curiosité d'esprit, qui se plaisaient à discuter, avec les ambassadeurs étrangers ou les missionnaires jésuites, politique, littérature, art, religion, se passionnaient pour les créations de leurs artistes. Au milieu d'une cour d'un luxe inouï, de véritables ateliers s'organisèrent à Agra, à Delhi. Pour raconter l'histoire du souverain, ses guerres, ses chasses, la beauté de ses épouses et de ses favorites, les spectacles familiers de la vie quotidienne, conseils, banquets, parties de polo, les miniaturistes se mirent au travail, les uns se spécialisant dans la reproduction des physionomies, d'autres dans celle des architectures, des vêtements ou des armes. Nous connaissons par leur signature les noms de ceux qui créèrent ces petits chefs-d'œuvre, dont beaucoup décorent aujourd'hui les murs de Burlington House, par exemple celui d'un artiste qui excellait à peindre les animaux, éléphants, tigres, lions, gazelles, béliers, aigles, vautours, perdrix, martins-pêcheurs : Mansur, ou celui du maître qui, avec un pinceau comparable à celui de Fouquet, de Clouet ou d'Holbein, nous révèle non seulement les traits, mais l'âme de ses modèles, empereurs mogols ou grands officiers de leur suite, Bichitr, dont nous reproduisons le portrait de Shah Daulat, orgueil de la collection Chester Beatty.

Hélas ! les précieux albums, aux reliures de cuir repoussé ou de laque, à de rares exceptions (ceux du château de Windsor, exposés ici), ont été le plus souvent, déplorable vandalisme, dépecés par des marchands pour être vendus page par page aux musées et aux collectionneurs d'Europe et d'Amérique... Ainsi que les *Heures d'Estienne Chevalier* et tant d'autres manuscrits européens du moyen âge et de la Renaissance, les grandes pages du *Roman de Hamza* se voient désormais partagées entre plusieurs possesseurs (61 au Musée d'art industriel de Venise, 25 au Victoria and Albert Museum, etc.). Dans un cabinet baroque du château de Schœnbrunn, j'ai admiré, découpées et encastrées dans des boiseries du temps de Marie-Thérèse, d'exquises miniatures indo-persanes retraçant la vie des princes mogols. Les somptueuses enluminures de l'*Histoire d'Akbar*, exécutées pour le souverain lui-même, sont aujourd'hui dispersées dans toutes les parties du monde. Quelques-unes, du moins, auront la surprise de se retrouver, pour trois mois, réunies à Burlington House.

Au-dessus des petits cadres pendus aux murs, ce sont d'admirables tapis, la plupart provenant des manufactures royales de Lahore, des tissus de soie ou de velours. Au milieu de la salle, des vitrines contiennent des cristaux de roche, incrustés de turquoises, coupes, plumiers, boîtes ; des jades, et puis des armes, cimeterres damasquinés, manches de poignards : voici, avec sa poignée faite de rubis et d'émeraudes, le sabre d'Holkar, maharaja des Mahrattes, dont « le capitaine Corcoran » me racontait jadis les invraisemblables exploits. Et puis ce sont des bijoux, aigrettes, colliers, bracelets, bagues, la plupart prêtés par la famille royale d'Angleterre, et devant lesquels s'extasient les visiteuses.

Une dernière salle nous montre les œuvres d'artistes contemporains : ceux-ci, d'ailleurs, paraissent s'inspirer de Gauguin et de Van Gogh beaucoup plus que des modèles créés par leurs ancêtres ! Ils cherchent encore leur voie, mais il faut, sans doute, les féliciter de ne pas placer leur idéal dans une monotone répétition du passé.

En sortant, nous pouvons encore regarder quelques reliques de ceux qui donnèrent à l'Angleterre cet empire auquel elle renonce aujourd'hui : portraits de Warren Hastings et de sa famille, officiers de la Compagnie des Indes, gouverneurs en grand uniforme, ladies en robes de bal. Au-dessous, des chaises d'ivoire ajouré qui auraient été commandées par Dupleix...

L'exposition des « Arts de l'Inde et du Pakistan » (j'oubliais de signaler le titre exact que lui imposent les récents bouleversements politiques de l'Orient) se transportera-t-elle de Londres à Paris ? Nous le souhaiterions, pour le plaisir et l'instruction du public français, mais, devant les difficultés matérielles d'un pareil voyage, nous serions surpris que ce vœu pût être réalisé.

BABER ET HUMAYUN CHASSANT AU FAUCON (XVII[e] S.). (App. à l'India Office.)

LA PRÉSENCE AMÉRICAINE (*)

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

Les principaux membres de la mission américaine d'aide à la Grèce. Au premier rang, MM. Gordner Patterson, le major général W. G. Livesay, D. P. Griswold, J. B. Howard. Au second rang : E. N. Holmgreen, L. N. Norton, le colonel D. W. Griffiths, Clinton S. Golden.

Il est parfois, dans le concert international, d'étranges situations de famille : ainsi le mariage de raison conclu, en mars dernier, entre la pauvre petite Grèce et le géant américain, avec un gentleman britannique comme garçon d'honneur. L'Angleterre évacuant, non sans quelque publicité, l'Hellas, pour raison majeure d'impécuniosité, la grande tradition anglo-saxonne de la garde aux Détroits retombait sur les épaules du nouvel Hercule à tout faire, l'Amérique. Les Etats-Unis étaient bien obligés, bon gré mal gré, de combler le découvert grec, ne serait-ce que pour empêcher le flot russe de s'écouler vers la Méditerranée, qui commande maintenant le pétrole. Ils arrivaient à leur tour en Grèce, des siècles après les nations européennes, pour un motif purement stratégique : désormais, la question d'Orient se jouait avec un partenaire nouveau. Les Grecs étaient habitués à ce genre d'intérêt : l'aide américaine, ils l'appelaient à grands cris ; quand le président Truman lut son message au Congrès, Athènes connut la liesse générale, avec jour férié et bals populaires dans les rues.

Ce fut une maldonne. Du côté grec, on s'était attendu au miracle de la poule aux œufs d'or : que ne promettait donc pas, en avantages financiers et autres, une pareille protection ? Certains milieux politiques avançaient des chiffres, comme 2 milliards de dollars ! Mais les Américains, en leur découverte du monde, ne se conformèrent pas aux règles habituelles — ils donnèrent relativement peu (du moins par rapport aux espérances) et intervinrent beaucoup : au lieu de recourir à l'action discrète d'une ambassade sur les leviers de commande, ils firent de l'administration semi-directe, sous la forme d'une toute-puissante mission de deux cent cinquante membres, cette A. M. A. G. dont les initiales peuplent la capitale. On se trouvait, comme toujours en pareil cas, devant l'ajustement délicat de deux principes opposés et également reconnus — l'indépendance de la Grèce et, d'autre part, la garantie du bailleur de fonds. Cela a pris, en fait, l'aspect d'un protectorat tout au moins provisoire, d'autant plus que les arrivants partaient de l'axiome primordial de « l'américanisation », moins sans doute par prosélytisme qu'à cause d'un schéma politique : plus que la répression, le véritable remède antiguérilla n'était-il pas dans tout ce que contient le terme « réhabilitation », qui s'étend de la démo-

(*) Voir *France-Illustration* des 31 janvier, 7 et 14 février 1948.

Les produits les plus divers sont vendus dans les rues de la capitale par des marchands ambulants.

cratie à la décence matérielle ? Devoir de civilisation, en somme, sur la terre de l'Acropole, par opposition aux Anglais, qui, comme l'écrivait un envoyé spécial du président Truman : « ... collaborent toujours, en de pareils cas, avec les classes dirigeantes, en achetant leur soutien par la permission d'exploiter les masses ». En bref, les Américains prenaient socialement parti, au moyen d'une antithèse, entre la Grèce de Kolonaki (quartier élégant d'Athènes) et la Grèce du « common man », qui souffre en ses campagnes pierreuses. On ne trouve guère d'article yankee qui ne comporte, après l'examen de la situation militaire, le compte rendu d'autres batailles, celles contre le gouvernement. De là, outre la guérilla des montagnes, la guérilla des couloirs et la peur constante, qui est celle du touriste précautionneux à l'étranger, de la duperie. Aussi les Américains se bardèrent-ils de précautions : dans l'accord initial même (350 millions de dollars pour un an) il était prévu de tout pour les Grecs, des marchandises, de l'armement, des services, etc., sauf de l'argent direct. Tout l'Hellas fut soumis à un raz de marée d'experts, étonnamment instruits en leurs diverses spécialités, mais qui auraient été bien incapables, quelques mois auparavant, de reconnaître la Grèce sur une carte. Il résulte parfois de leurs efforts des scènes assez amusantes : ainsi, ai-je assisté un jour à l'inspection d'une caserne grecque par un capitaine américain, diplômé de nourriture militaire, lequel était chargé de comprendre pourquoi les soldats grecs n'appréciaient pas les conserves « made in U. S. A. ». C'était un grand garçon rose de santé, aussi net en ses traits un peu empâtés qu'en son uniforme collant. Tout le régiment était donc dans la cour, officiers en tête ; le colonel avait commencé ses paroles de bienvenue, quand l'Américain explosa auprès de son interprète : « Qu'il se taise donc et me laisse travailler; dites-lui aussi de renvoyer ses hommes à leurs occupations — surtout, que personne ne m'accompagne ! » Le colonel encaissa sans broncher autrement que d'une légère grimace, et aussitôt l'expert, au hasard de ses pas, d'éplucher les livres de comptes, d'analyser le rata avec des éprouvettes, d'explorer des réduits, pour conclure : « Je crains que les « sanitation laws » ne seront jamais respectées dans l'armée grecque. »

Mais surtout, à l'échelon supérieur, les chefs de l'A. M. A. G. — lesquels ont supplanté les diplomates de l'ambassade — procédant par la douceur — n'ont pas encore tout à fait la manière. Récemment, un député grec se plaignait en ces termes devant moi : « Vous savez que, la nuit dernière, le gouvernement devait tomber sur une interpellation de longtemps annoncée ; or, à peine deux heures avant le début de la séance, l'A. M. A. G. téléphonait pour s'opposer à l'opération. Au moins, les Anglais se seraient fait comprendre quelques semaines à l'avance, par personnes interposées. » Il est de fait que le chef de l'A. M. A. G., M. Dwight Griswold, ancien gouverneur du Nebraska, est encore tout proche de la province américaine, avec son aspect de politicien « typique » animé par une saine et cordiale brutalité — mettons vigueur : c'est ainsi que, au nom des critériums du nouveau monde, il morigène, dans ses conférences de presse, les ministres grecs qui font des « bêtises ». M. Griswold — à qui le poste n'a été proposé qu'après le refus de multiples personnalités — s'est expatrié à la recherche d'un succès à la fois national et personnel : il s'agissait d'arrêter le communisme en Grèce « au meilleur prix », flattant ainsi le complexe du Congrès, où l'antisoviétisme n'a pas encore surmonté une certaine appréhension des engagements. Ce à quoi M. Griswold a réussi : aussi est-il question de sa candidature à la vice-présidence des Etats-Unis.

La politique américaine est tout à la fois gênée par une conception trop large du but, mais trop restreinte quant aux moyens. Il est certain que l'importance de l'enjeu grec a tout d'abord échappé aux Etats-Unis, qui croyaient simplement faire un raccord dans leur immense ceinture contre l'expansion russe, d'où la conception d'un petit débarquement de fonctionnaires moralisateurs. Depuis lors, la majorité des Américains ont découvert, sous la pression des événements, l'incompatibilité entre la refabrication d'une société d'un coup de baguette et la poursuite d'objectifs précis, du niveau des nécessités mondiales : mais, alors que les esprits « purs » proposaient l'abandon de la Grèce, avec report sur des pays « meilleurs », se produisait cependant ce phénomène capital, l'apparition des réalistes, qui ne s'indignent plus des scandales à la mode locale.

A vrai dire, il y a encore de tout dans la politique américaine, elle n'est pas décantée. M. Griswold a néanmoins découvert la priorité du militaire sur le civil, en sorte que bien des millions de la « réhabilitation » sont déjà passés, par des procédés divers, aux besoins de l'armée. Cependant, la tendance à l'accroissement en aide — qui a correspondu à l'aggravation des événements — se heurte à la rigidité des crédits concédés, en sorte que l'A. M. A. G. ruse avec les grands principes de l'administration américaine, pour de petits suppléments : elle a mis par avance, sur le dos du plan Marshall, bien des dépenses de son ressort. Il faut, en effet, se dépêcher, l'argent est sur le point d'être mangé.

Les Grecs demeurent profondément insatisfaits, d'où, entrecoupé de courtoisies, tout un concert de plaintes et de récriminations : on ne peut rencontrer un Hellène sans des épanchements de ce genre : « Pourquoi ces

Tous les magasins regorgent de marchandises variées

Une agence de voyages vend des livres et des chaussures.

mesquines économies ? Nous sommes si pauvres, si malheureux, et ils ont tellement d'argent ! » On arrive là à l'impasse, car les Américains, eux, tiennent le langage suivant : « Tout se passe comme si, dans le fin fond de leur politique, les Grecs pratiquaient, avec maestria, la carte forcée : ils savent bien que ce qu'ils ne font pas nous serons obligés de le faire nous-mêmes. Ils recourent à l'abus des circonstances spéciales ; mais nous saurons bien les forcer à une part de la besogne. » En fait, la lutte sourde de ces deux obstinations peut mener assez loin dans la conjoncture actuelle.

Les Américains s'indignent dans l'état d'esprit du prêteur, qui opère sur de mauvais gages — moins d'ailleurs à cause du délabrement que pour le refus d'amélioration : en leur fougue juvénile, ils ne comprennent pas l'immense lassitude de la Grèce. Voyez dans une campagne un village détruit, qui rejoint peu à peu la nature, des pierres dans la broussaille ; de ces ruines, il en est des milliers de par l'Hellas, dans un curieux dégradé du neuf au vieux : il ne s'agit pas de la catastrophe unique dont on peut se relever, mais de la marque en pleine chair de vingt années d'histoire, guerres et révolutions, tout le sang des massacres, l'infini déferlement des envahisseurs allemands, italiens, bulgares, albanais, sans compter les guérillas. Où sont les temps des heureux coups de dés de Venizelos, triplant le territoire national en quelques années ? Cette fois-ci, cinq années d'une guerre terrible — où la Grèce, après avoir été l'objectif, est passée à l'état de tampon qui reçoit les coups — n'ont laissé qu'un pays exsangue, sans aucune récompense pour son héroïsme. A peine l'hitlérisme écrasé, la voilà de nouveau en position d'enjeu, de pauvre bouchon flottant dans les tempêtes internationales : il faut reconnaître que M. Tsaldaris avait raison quand il dénonçait, à la grande risée de toutes les diplomaties, la portée mondiale des guérillas.

Après avoir miraculeusement survécu, la Grèce s'enfonce, en pleine paix théorique, dans un monstrueux absurde ; de nouveau elle connaît tous les processus de la misère, la paralysie croissante de l'économie, la fonte de la monnaie, l'entassement dans les villes, tout comme au moyen âge : près de la moitié de la population est maintenant cantonnée à Athènes et dans l'Attique. Mais, surtout, comment vivre en face de l'inconnu, dans la peur de l'avenir ? Que de Grecs se sont procuré, parfois au marché noir, des pilules à mort instantanée ! « A peine sortis de l'atrocité, nous y sommes déjà retombés, me disait une jeune femme. Reverrai-je encore les scènes de 1941, quand la famine abattait les hommes comme des mouches dans les rues d'Athènes, devant les sentinelles allemandes impassibles ? Responsable d'une cantine, je devais trancher un dilemme affreux — pour sauver les enfants, on était obligé de laisser mourir les parents ! Je me rappellerai toujours ce gosse à qui j'ai dû refuser un morceau de pain pour sa mère agonisante. Avec de pareils souvenirs, j'ai peur de vivre, à cause de ce qui nous attend peut-être. » Combien aussi ai-je entendu de cris de ce genre : « Cela ne peut pas durer, on fait de la vivisection sur la Grèce. » Dans le peuple surtout, il n'est qu'une aspiration, celle de la paix. Les sphères du vrai jeu sont tellement distantes — à Washington ou à Moscou — qu'on ne se donne pas la peine d'entreprendre : il y a un immense à vau-l'eau. Toutes volontés brisées, on s'en remet au destin, ou tout au moins aux Américains. Après l'U. N. R. R. A., c'est l'A. M. A. G. ; la Grèce subsiste par les ballons d'oxygène.

Le paradoxe est que ce fond de souffrance entretient une extraordinaire machinerie politico-administrative, qui fonctionne à vide : jamais les députés n'ont fait preuve de plus d'activité, jamais les fonctionnaires n'ont autant pullulé. L'Etat est partout, à grand renfort de lois, de décrets, de changements ministériels, de discours subtils, et chaque personnage se proclame socialiste, quitte à donner sa définition à lui, surtout pas de marxisme. Pourtant, depuis la libération, il n'est aucune mesure qui ait simplement atteint un problème réel ; les hommes qui ont essayé d'apporter de vrais remèdes — qu'ils aient été bons ou mauvais — ont dû faire de rapides retraites. Le délabrement administratif est si efficace que la moindre opération se transforme en un véritable labyrinthe. Ces jours-ci, je rencontrai un Américain en peine, le délégué d'une organisation charitable du Middle-West : depuis des semaines, il était à la recherche de l'administration grecque qui accepterait le cadeau d'un immense stock de lait en poudre en pleine détérioration sur les quais du Pirée : aucun service n'avait encore pris la responsabilité de la distribution, alors même que les petits réfugiés manquaient totalement de lait dans les villes surpeuplées du nord de la Grèce.

La politique est une institution fort curieuse, qui tient de l'art pour l'art et de l'entreprise commerciale. Il ne s'agit pas d'une opinion personnelle ; les jugements les plus sévères ont été portés par le roi Georges lui-même, peu avant sa mort : c'est ainsi qu'il déclarait à un journaliste américain que tout l'appareil administratif se résumait en un système de pensions. A vrai dire, les grandes affaires se traitent entre quelques dizaines de personnes interchangeables, également disertes, intelligentes et polyglottes, des messieurs très grecs sous leur apparence internationale ; on pratique le jeu de massacre pour permettre le tour de rôle et la réapparition, la maladie du « portefeuille » étant d'une acuité suraiguë. Gauche, droite ou centre, il n'est que de subtiles nuances, depuis que le communisme a été excommunié. Le résultat, c'est un immense laisser-aller au milieu d'innombrables combinaisons ; la démocratie est poussée jusqu'à cette conséquence extrême : le néant.

Le parlement n'est vraiment positif que contre, dans la répression. A peine les Américains, effrayés par le développement Markos, lâchèrent-ils un peu les rênes que s'abattirent sur le pays, sous prétexte de légitime défense, les mesures les plus extrêmes, celles qui caractérisent l'Etat policier : non seulement le parti communiste fut dissous, ce qui était légitime, mais on en arriva à l'interdiction de la grève sous peine de mort et à la privation sanctionnelle de la nationalité hellénique. Cependant, cet extrémisme légal est largement corrigé par le bon vouloir : quelques semaines après la législation antigrève, les journalistes débrayaient, sans que personne s'avisât de la loi ; ils eurent même gain de cause. La technique punitive dépend du hasard des amitiés et des bureaucraties, en sorte que tout se passe plus ou moins comme avant, dans l'arbitraire tempéré. Les politiciens demandent simplement que l'actuel régime de leur puissance dure : c'est là la mesure de leur « férocité ».

On applique le même critérium aux Américains, ce qui aboutit à deux exigences contradictoires : d'une part, la non-intervention, mais aussi l'entretien conséquent qui, évitant l'effondrement du pays, garde le régime en place. Ainsi s'explique la maladie chronique du drachme, aux dépens de tout le pays. Cela avait commencé par un remède de cheval, appliqué par le socialiste communisant Zvollos, à la libération, lorsque le chiffre de l'inflation atteignait quinze zéros : la création, d'inspiration communiste, d'un drachme nouveau, sur la base de 50 milliards de l'ancien, fut accompagnée de l'annulation de la dette publique, passif et actif. Alors commença la fièvre de l'or, conséquence de la leçon de choses que le bon peuple ruiné tira de la prospérité de tous ceux qui avaient reçu du précieux métal, que ce soit des Anglais ou des Allemands. Le veau d'or était désormais en livres-or, conséquence imprévue des parachutages. Il y eut bien l'épisode de M. Varvaressos pour donner de la réalité au drachme ; ce fut la réforme à la façon classique des temps modernes, où l'équilibre budgétaire à base d'impôts — à la Poincaré — fut complété par la surveillance des prix, le contrôle des changes — sans aller jusqu'au rationnement. D'ailleurs, les impôts ne pouvaient être payés par une population dont les moyens productifs avaient été détruits par l'occupation. L'émotion populaire, et encore plus financière, fut telle que son successeur, M. Tsouderos, se contenta d'un simple rapport avec l'or remis en liberté. Puis, au moment même où l'U. N. R. R. A. terminait ses secours, les populistes, en don de joyeux avènement, revenaient à la liberté quasi totale ; on rendit même le trop perçu de l'époque abusive des taxations. L'encaisse disparue, il n'était plus que d'attendre les secours ; comme dans un film, ils arrivèrent au dernier moment sous la forme de la déclaration Truman. Depuis lors, s'est établi un cycle à trois temps avec montée des prix, vente correspondante de l'or sur le marché par la Banque de Grèce et demande de métal aux Etats-Unis « pour le soutien de la monnaie ».

Les Américains, repoussant les aspects du colonialisme, placèrent leur intervention sous le maximum de légalité ; aussi, au lieu du système britannique de la succession, ils ouvrirent l'ère nouvelle par la simultanéité au pouvoir des deux grands partis tout au moins. C'est ainsi qu'un haut fonctiomaire du State Department se dérangea jusqu'à Athènes pour imposer M. Sophoulis à M. Tsaldaris, et réciproquement, l'accord étant la condition *sine qua non* de l'aide. Pour la première fois sans doute, populistes et libéraux, qui avaient surtout comme raison d'être leur opposition, collaborèrent les uns avec les autres, de façon aussi étroite que possible.

On procéda par ordre, et M. Sophoulis, qui avait vainement couru sa chance avec l'amnistie n° 2, adopta le programme adverse, dit dynamique ; il fit pour les populistes ce qu'ils n'avaient pas osé ou pu faire. A vrai dire, par suite des circonstances, les deux partis en

C'est sur la place Omnia, à Athènes, que sont établis en plein vent les éventaires des changeurs auxquels la population apporte les bijoux de famille qu'elle possède.

cohabitation forcée avaient cependant pu parvenir à certains dénominateurs communs ; les angles s'émoussaient pour un complexe moyen, où l'on admettait à la fois le roi, l'Amérique, le salut national et l'ordre social. Il y avait aussi une communauté d'intérêts contre les petits partis, c'est-à-dire les masses de manœuvre des quelques hommes jouant les charnières. A ce sujet, MM. Tsaldaris et Sophoulis tiennent résolument le même langage : « On a déjà assez de difficultés dans une coalition à deux ; que serait-ce à six ou à sept, avec MM. Papaandreou, Kanellopoulos, etc. »

Néanmoins, la crise ministérielle est toujours à l'état larvé, tellement chaque parti a peur de fournir la dupe de l'association : de là un jeu inextricable de pression réciproque. Le populisme, bien plus qu'un groupement, est un état d'esprit, une psychose telle qu'en produit la légitime défense. Le *file and rank* des députés, encore pétris de ressentiments, se résigne mal à partager avec ce qu'il appelle des communistes — en fait, les libéraux de bonne souche bourgeoise, comme eux — encore plus à mettre dans leur vin l'eau de la grande politique. Le débit de cette mauvaise humeur est réglé par les stratèges du parti, de façon à maintenir les amis de M. Sophoulis dans un perpétuel complexe d'infériorité, surtout ne rien faire qui puisse valoir le terrible qualificatif d' « éamite ». De leur côté, les libéraux commencent à se fatiguer de servir d'otages gouvernementaux : en fait, malgré la présidence de M. Sophoulis — quatre-vingt-sept ans — tous les leviers de commande, l'administration, la diplomatie, l'armée, l'intérieur, etc., sont aux mains des populistes, qui ont à la Chambre 145 députés contre 81 aux libéraux. De là le souhait pieux de la mise en vacances des Chambres, avec débarras conséquent des effets de tribune.

En réalité, ces deux mécontentements — trois en ajoutant le mécontentement américain — s'émoussent contre la réalité ; il leur faut vivre ensemble. Tout le monde est soumis à une nécessité : les populistes, à la volonté américaine, les libéraux, à l'impossibilité de nouvelles élections, et les Américains, au manque d'une formule de rechange. Le mécanisme fonctionne quand même, à preuve M. Tsaldaris, qui déclare : « Tout ira bien tant que je m'entendrai personnellement avec M. Sophoulis. » Il est vrai que ce dernier est moins enchanté. Quant aux Américains, ils en arrivent à redouter un changement, car, que pourraient-ils faire au cas où M. Tsaldaris, profitant de circonstances imprévues, renverrait M. Sophoulis ? Ils seraient, malgré tout, de par leurs propres intérêts, obligés de continuer l'aide à la Grèce. Le véritable paradoxe est que les Américains, qui ont sauvé la Grèce du communisme, la maintiennent dans l'impuissance. Sans leur ingérence, le pays serait en dictature militaire, par application d'un vieux réflexe hellénique. Quand la liberté a conduit à la décomposition, il est toujours quelqu'un pour remettre de l'ordre ; ce peut être un personnage extraordinaire comme Venizelos, ou un homme appuyé sur la force des institutions, selon les antécédents Plastiras, Pangalos, pour ne considérer que l'entre-deux-guerres. Le cycle finit d'ailleurs par la chute du « chef », et tout recommence.

Or, au moment même où le communisme se perd dans l'opinion, à cause de la compromission slave, le gouvernement atteint le comble de l'impopularité. Les ouvriers aux salaires de famine, les réfugiés pratiquement abandonnés, tout le peuple grec, sauf quelques rares trafiquants, commence à dire : « Du temps de Métaxas, il y avait des impôts sur la richesse et des lois sociales pour les pauvres. » Mais le veto des Américains est formel, car, comment pourraient-ils accepter une dictature, quand ils étaient partis en croisade pour la démocratie ?

Certains des Grecs ne se résignent pas à l'anarchie. « Tout cela n'aurait aucune importance, me disait un ancien président du Conseil, si l'on aboutissait à la paix ou à la guerre internationales ; mais il faut faire quelque chose, si l'on s'installe dans l'entre-deux de la guerre froide. La Grèce est à bout de forces. » Aussi ces gens cherchent-ils à transformer le sacrilège en opération dotée de constitutionnalité, par le moyen du roi. Ce recours est tenté, aussi bien à droite qu'à gauche, par les monarchistes conséquents comme par les antimonarchistes de profession. Le clan de gauche du général Plastiras, de l'ancien président du Conseil Tsouderos, des socialistes ex-éamites Zvollos et Tsirimokos présente un projet analogue au groupe de la droite dite « intelligente », avec dissolution du parlement par acte royal, formation d'un gouvernement provisoire de minorité, décret d'extension de la période préélectorale. L'idée sous-jacente de part et d'autre est de sortir du « jusqu'auboutisme » impuissant au profit d'un arrangement concordant avec une détente russo-américaine. Cependant, il est des divergences : la gauche, prête aux risques — par exemple faire des élections sur le simple espoir de la participation communiste — à l'objectif d'une « réelle » troisième force internationale, c'est-à-dire non déviée vers un bloc ou l'autre par les événements ; le groupement de droite, lui, qui n'entend s'engager électoralement qu'avec des garanties préétablies, tend à l'idéologie de la monarchie « sociale » : le but serait la conciliation de l'aide américaine avec une indépendance permettant tout au moins une « normalisation » des rapports avec l'U. R. S. S.

Ces projets sont inactuels ; aussi, les auteurs les réservent-ils pour les ides du printemps, gros d'inconnu. Il faudra bien des assurances et des réassurances pour décider la famille royale à tenir son rôle dans le plan, il faudra d'abord le sceau américain. Toutefois, il n'est pas exclu que les Etats-Unis — au cas où l'offensive d'avril aboutirait à la stagnation — essaient de cette méthode. Cela d'autant plus que l'ambassade pro-royaliste paraît prête à une revanche sur l'A. M. A. G., directement empreinte du républicanisme à la façon nationale. Il s'agirait d'une porte de sortie, celle de gauche correspondant à un recul tactique, mais celle de droite à une victoire diplomatique. D'ailleurs, il y a toujours des possibilités d'amalgame, en ce pays où toute la politique appartient au même monde.

Toutefois, l'action principale est ailleurs, à Salonique, pour le cas contraire de l'aggravation ; que l'incertitude actuelle se résolve soit par un accroissement massif de l'aide à Markos, soit par une reconnaissance, la machinerie de la commission balkanique est prête au déclenchement, ce qui se terminerait par l'apport en Grèce de troupes internationales, et particulièrement américaines. Actuellement, on est à la bifurcation : la grande crise internationale ou les marchandages à l'infini.

Photographies Almasy. *(A suivre.)*

Un des nombreux petits vendeurs de chocolat et de confiserie que l'on rencontre dans les rues de la capitale.

CARNAVAL N'EST PAS MORT

Si jadis, et à une époque encore proche de nous, jusqu'à la guerre de 1914, les réjouissances qui accompagnent traditionnellement le carnaval étaient célébrées avec entrain par la population de la capitale, les temps ont changé. Le mardi gras passe à présent inaperçu et la mi-carême n'est plus guère célébrée. Plus traditionaliste, la province a mieux su conserver ses habitudes.

Nous ne citerons que pour mémoire le célèbre carnaval de Nice, qui présente un caractère plus touristique et mondain que véritablement populaire.

Aix-en-Provence s'enorgueillit d'un carnaval héritier à la fois des cortèges antiques et des farces du moyen âge. Et les artisans et ouvriers de la ville ne craignent pas d'effectuer des travaux supplémentaires pour préparer les chars et donner chaque année à la fête un éclat nouveau.

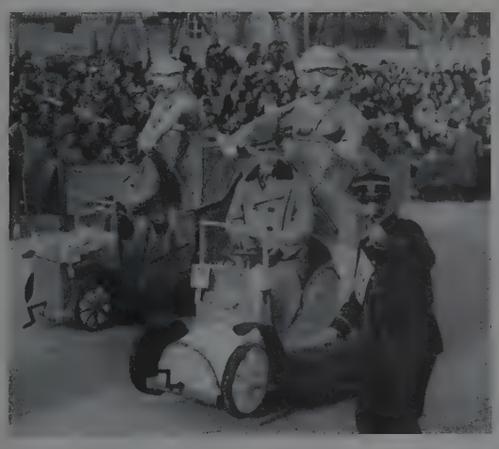
Venu le jour du cortège, Aix, qui, à l'ordinaire, porte un visage un peu austère, prend un aspect nouveau et inattendu sous le parvis des girandoles et dans l'entrain des danses populaires. Cette année, ce fut le roi Pétaud, hilare et rubicond, qui régnait sur la foule des masques et sur le défilé des chars, parmi lesquels l'actualité ne fut pas oubliée. Et, au soir du mardi gras, sur la place de la Rotonde, tout ce monde pittoresque et un peu hallucinant disparut dans la flamme d'un bûcher gigantesque d'où il renaîtra l'an prochain.

Non moins sérieuse paraît au touriste Chalon, et, cependant, du 8 au 10 février, ses rues, d'ordinaire calmes, furent animées d'une foule résolue à oublier pour un temps ses soucis quotidiens.

Mais, parfois, le carnaval est prétexte à faire revivre de vieilles traditions ou de vieilles légendes purement locales.

C'est ce qui se passe à Saint-Claude. Jadis, les moines de cette petite cité jurassienne se

Une fois par an, la sérieuse cité d'Aix-en-Provence se laisse envahir par une allégresse populaire qui se manifeste dans le cortège traditionnel du carnaval.



A Chalon, les sujets du carnaval sont empruntés à l'actualité.

répandaient dans les rues le mercredi des Cendres armés de puissants soufflets. Pénétrant dans les maisons, ils actionnaient ces instruments avec vigueur pour chasser l'esprit du mal de tous les recoins. La tradition s'est maintenue. Aujourd'hui, les moines sont remplacés par des jeunes gens masqués et vêtus de longues blouses blanches qui pourchassent passants et passantes pour les délivrer, symboliquement, du mauvais esprit. Certains auront peut-être tendance à mépriser ces amusements puérils, mais c'est parce qu'ils oublient qu'ils représentent l'infinie et harmonieuse variété de notre pays.

Photographies *France-Illustration*, J. Kernen et M. de Renzis.

A Saint-Claude, les réjouissances du carnaval reposent sur une tradition religieuse vieille de plusieurs siècles.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

JOURNAUX INTIMES

Nous avons signalé en son temps la curieuse *Anthologie du poème en prose* établie par M. Maurice Chapelan. L'*Anthologie du journal intime,* qu'il publie aujourd'hui (Robert Laffont), n'est pas moins remarquable. Cet ouvrage fait entrer dans la bibliothèque d'un homme cultivé un choix de pages qui représentent certains grands livres de plus en plus prisés à notre époque, mais dont le texte intégral peut paraître à maints lecteurs trop considérable. De plus, le commentaire qu'en fait M. Chapelan nous ouvre des aperçus fort instructifs sur cette littérature du journal intime, devenue de nos jours un véritable genre, et même un de ceux que beaucoup d'écrivains cultivent avec le plus de succès.

Il s'agit, précisons-le, des journaux « intimes » dans toute l'acception du mot : c'est-à-dire les journaux écrits par certains hommes, non seulement pour eux-mêmes, mais sur eux-mêmes. Ce sont les analyses des âmes à leur propre écoute, des êtres qui se regardent vivre, des cœurs qui s'épient et essaient de s'expliquer. Ce genre d'écrits s'oppose à d'autres qui portent aussi le nom de journal, mais qui recueillent au jour le jour des observations anecdotiques sur la vie extérieure : l'exemple le plus caractéristique de cette seconde espèce est le fameux *Journal* des Goncourt. On a alors affaire à des témoins de leur temps, alors que l'auteur d'un journal intime proprement dit est un témoin de soi-même. M. Maurice Chapelan, dans le livre dont nous parlons, ne s'occupe que des écrivains de cette catégorie.

C'est pour remarquer, d'abord, que le journal intime est très récent dans la vie littéraire. Maine de Biran en est le créateur en France, constate M. Chapelan. De Biran est mort en 1824, et son journal n'a été publié que plus tard. Il en est de même de beaucoup d'autres journaux intimes (celui de Stendhal notamment), qui n'ont été livrés au public qu'à la fin du siècle dernier ou au début du nôtre. Et c'est à notre époque que le journal a connu une vogue grandissante. Avec ceux que nous venons de nommer, celui de Benjamin Constant, celui d'Eugène Delacroix, d'Alfred de Vigny, d'Eugénie de Guérin, de son frère Maurice, d'Amiel, enfin, passent pour être plus représentatifs de leurs auteurs que tous les autres livres qu'ils ont écrits — ou qu'ils auraient pu écrire, ce qui n'est pas toujours le cas. Cela est-il justifié, d'ailleurs ? M. Chapelan n'en est pas sûr, car, à son avis, les romans, en dépit de leur apparente objectivité, peuvent contenir des confidences bien plus secrètes que les journaux les plus remplis d'aveux. Cela me paraît juste, et c'est pourquoi Flaubert disait : « Madame Bovary, c'est moi. » Je crois bien, pour ma part, que plus d'un romancier de ma connaissance a mis dans des ouvrages d'imagination des choses qu'il n'aurait pas osé révéler dans les pages d'un journal. A supposer que l'audace confidentielle allât très loin, le papier auquel elle s'est confiée court un autre danger : c'est de subir des coupures ou des remaniements de la part des parents ou des amis qui survivent à l'auteur. Le journal de Michelet a été violé par une veuve abusive, celui de Vigny, revisé par Louis Ratisbonne. Pour qu'un journal intime arrivât sans encombre devant le public, il faudrait que celui qui l'a écrit fût orphelin, célibataire, sans postérité et sans amis.

Il est vrai que le journal intime, en principe, n'est pas écrit pour être publié. En principe, oui. Mais qui peut jurer que celui qui l'a tenu n'a pas eu l'arrière-pensée qu'il pourrait bien être imprimé un jour ? On peut même dire que cette pensée-là oriente de plus en plus le journal intime vers le genre littéraire qu'il est devenu. Chaque écrivain en fait un livre qui vient prendre place, naturellement, au cœur de son œuvre : Charles du Bos a écrit le journal d'un critique. M. Gabriel Marcel rédige celui d'un philosophe. De tels cahiers n'attendent que la mort de leur auteur pour être édités. Que dis-je ? Ils l'attendent de moins en moins. On sait quel événement littéraire a été la publication du *Journal* d'André Gide, complété en mainte occasion par quelque tranche inédite. De même, Julien Green livre au public un volume de son journal tous les trois ou quatre ans, c'est-à-dire à mesure qu'il est écrit. Ramuz a laissé aussi publier le sien avant sa mort, et des fragments de celui de Paul Léautaud ont déjà paru.

Tout cela ne laisse pas, d'ailleurs, d'être un peu fâcheux pour l'authencité du genre. Qu'est-ce qu'un journal intime qui, au lieu de se renfermer dans un cahier secret, se laisse diriger, par la plume qui l'écrit, vers la vitrine du libraire ? M. Chapelan fait cette remarque supplémentaire : « Enfin, la récente création d'un prix du journal intime a sanctionné, aux yeux de tous, sa qualité de genre littéraire. Attendons-nous donc qu'il en surgisse à foison, et, surtout, de *faux.* »

Il y a cependant des raisons profondes à ce développement du journal intime à notre époque. C'est que ce genre d'écrits est généralement une forme de protestation de l'individu contre ce qui l'inquiète ou l'opprime. C'est une littérature essentiellement individualiste. Et non seulement l'homme qui rédige son journal s'intéresse surtout à l'exploration intérieure de soi-même, mais il se met en défense contre ce qui gêne ou menace cette vie intérieure. Or, nous sommes entrés dans une époque où il n'est pas de jour qu'on ne s'alarme sur la sauvegarde de la personne humaine. De toute part, de monstrueuses pressions s'exercent sur la liberté et l'indépendance de chacun. De là tant de replis sur soi-même. « Pour les individualistes, qui souffrent d'une prétendue civilisation leur montrant une face de jour en jour plus dégoûtante, pour les consciences blessées et les esprits libres, nul doute que le journal intime ne soit le suprême refuge. »

Il s'ensuit que l'éclosion des journaux intimes n'est pas un très bon signe pour une civilisation. Les réflexions de M. Maurice Chapelan sont, sur ce point, assez sévères. Des sociétés mieux équilibrées que la nôtre, où la vie personnelle s'épanouissait en sécurité, n'éprouvaient pas le besoin de ce refuge-là. Le journal intime, en ce sens, est le signe d'une crise profonde. Et il est le fait de sensibilités particulièrement vives, souvent exaspérées, et même morbides. M. Chapelan dit au sujet des intimistes : « Rétractiles, parce qu'à ce point vulnérables, ils se replient sur soi, comme l'escargot, et recherchent la solitude : dans le langage des psychiatres, cela porte le joli nom de *schizothymie.* »

D'autres observations viennent aggraver ce diagnostic. Les écrivains que ronge l'inquiétude ont été souvent victimes d'un malheur précoce : on remarque que beaucoup d'entre eux ont perdu leur mère alors qu'ils étaient enfants. Celle de Benjamin Constant est morte en le mettant au monde, Stendhal avait sept ans quand la sienne disparut, Maurice de Guérin, neuf ans, Eugénie, quatorze ans, etc. De là on déduirait aisément qu'avec l'intervention du complexe d'Œdipe les intimistes sont l'objet d'un grand amour refoulé. Leur mal moral se double souvent d'un mal physique. Le mot diagnostic, ici, n'est pas employé par image. M. Chapelan recense les maladies dont les auteurs célèbres de journaux intimes sont affectés : la syphilis chez Benjamin Constant, Stendhal et Baudelaire; la phtisie chez Delacroix, Maurice de Guérin, Marie Bashkirtseff; Vigny a craché le sang; Maine de Biran et Amiel ont souffert des bronches; Marie Lenéru fut sourde et presque aveugle; Elisabeth Leseur est morte d'un cancer au sein. Il est logique que tous ces malades ne vivent pas vieux. La longévité moyenne des intimistes est, paraît-il, de cinquante ans, alors qu'elle atteint soixante-seize ans chez les auteurs de Mémoires. Il est vrai que ceux-ci, pourra-t-on dire, donneraient un démenti à La Palisse s'ils ne vivaient pas assez vieux pour recueillir leurs souvenirs. Mais cela n'empêche pas que les intimistes pourraient vivre vieux aussi. Il n'en est rien : tout se passe comme si l'âge les pressait de déverser dans leurs cahiers confidentiels une matière en mouvement, dont il savent obscurément qu'elle n'aura pas le temps de mûrir.

Mieux vaut, après tout — et avant de renvoyer le lecteur aux chefs-d'œuvre de littérature intimiste dont M. Chapelan a fait le choix — s'aviser que les auteurs de journaux intimes tirent de leur mauvais état physique une particularité qui les élève plus qu'elle ne les diminue. On citera Maine de Biran à l'appui de cette vérité : « Lorsqu'on ne souffre pas, on ne songe presque pas à soi... Ceux qui se portent bien s'occupent plus à jouir de la vie qu'à rechercher ce que c'est... La santé nous porte aux objets extérieurs ; la maladie nous ramène chez nous. » Et Amiel : « C'est la douleur qui nous rabat dans notre humanité. »

LE THÉATRE

par YVES GANDON

L'IMPURE

En montant *l'Impure,* de M. André Lang, la direction du théâtre de l'Ambigu a eu, très apparemment, la pensée de renouer avec une tradition : celle de la pièce dramatique, à l'action solidement nouée, et qui, en posant un problème d'humanité générale, satisfait le public moyen, flatté d'être appelé à le résoudre, et fait pleurer Margot.

L'idée maîtresse de *l'Impure* est celle-ci : le milieu, l'exemple sont de première importance dans l'éducation des enfants. Tel qui grandit dans une famille indigne ne s'affranchira jamais de la malédiction qui pèse sur lui. Arrachez, au contraire, dès la prime enfance, à des parents tarés un enfant que vous vous attacherez à développer spirituellement et moralement, et vous en ferez un être propre, social, peut-être même un héros ou un saint. Cette idée-là ne brille évidemment pas par son originalité, mais tout est dans la façon de présenter les choses et, comme nous ne vivons pas à une époque de foi, M. André Lang a poussé sur la scène une espèce de saint laïque, Bernard Dautrier, qui, après avoir été pendant la guerre de 1939-1945 prisonnier en Allemagne, s'est signalé par ses travaux de pédagogue et vient d'être chargé d'appliquer au lycée Lakanal ses nouvelles méthodes d'éducation (il appelle cela « l'éducationnisme », et c'est un bien vilain mot). Cet apôtre a épousé une séduisante jeune femme, Gilberte, qu'il a connue à Rouen au cours d'une visite aux œuvres de la Croix-Rouge, et qui semble l'aimer et l'admirer passionnément. Sans doute, Bernard Dautrier ignore-t-il les antécédents de sa femme, et quand celle-ci a voulu lui parler de sa jeunesse, chaque fois il l'a arrêtée

sur le chemin des confidences. Il est heureux et le présent lui suffit, ou plutôt lui suffirait, car le passé — le passé vivant, comme disait Henri de Régnier — ne tarde pas à se manifester sous les traits d'Anatole Caussais, trafiquant du marché noir, affreusement vulgaire de langage, de façons et d'esprit, et qui fut son compagnon de captivité au Stalag. Il se trouve que ce gaillard, d'une espèce aujourd'hui assez répandue, connut autrefois Gilberte, dont la mère exerçait un métier que la morale réprouve et dans quoi elle n'hésita pas à engager ses deux fillettes, pour accroître ses profits.

Le malheur veut qu'avant la guerre Anatole Caussais ait compté parmi les habitués de cet appartement de la rue des Blancs-Manteaux, où la mère de Gilberte recevait beaucoup, et que, revoyant la capiteuse épouse de Bernard Dautrier, il n'hésite pas à la faire chanter. Celle-ci a-t-elle été vraiment rédimée par la vie commune avec son honnête homme de mari ? Au second acte, nous la retrouvons dans une chambre d'hôtel. Dautrier absent, elle a revu Anatole, et ç'a été pour lui administrer une dose suffisante de cyanure dans une tasse de café. Bref, le trafiquant est mort dans la pièce voisine, et Gilberte s'apprête à partir pour l'Angleterre, après avoir écrit à son mari une lettre pathétique où elle lui raconte sa vie. Elle a tué, mais pour sauver l'œuvre du pédagogue au grand cœur. Hélas ! Dautrier arrive ; il n'admet pas le meurtre, mais, par chance, est l'ami du préfet de police, qui étouffe l'affaire.

Au troisième acte, le couple est en Angleterre, et le saint laïque semble s'être accommodé de vivre avec une criminelle. Mais Anatole avait eu deux enfants d'une créature aussi peu recommandable que lui, une certaine Gertrude, qui a bien voulu les confier à Dautrier avant le départ de celui-ci. Les enfants seront élevés selon les principes « éducationnistes » ainsi vérifiés *in anima vili*. Pourquoi faut-il que Gertrude retrouve la trace de Gilberte ? Ce n'est d'ailleurs pas pour lui réclamer ses enfants, mais pour la convaincre — car elle admire son intelligence — de prendre la direction des affaires louches héritées d'Anatole, et qui réclament « une tête ». Que fera Gilberte ? Elle comprendra brusquement qu'elle s'est fourvoyée en acceptant d'être l'épouse respectable de Dautrier. Elle avouera à celui-ci non seulement qu'elle l'a souvent trompé, qu'elle lui a toujours menti, mais qu'elle a été la maîtresse d'Anatole, et qu'on ne se relève pas de la boue où elle va retourner en le quittant.

Il est trop certain que M. André Lang n'a pas eu, dans cette pièce, grand souci de vraisemblance. Il est regrettable, surtout, que son Bernard Dautrier, après avoir fait figure de saint, tombe à l'apparence d'un nigaud obsédé par l'amour physique, et M. André Burgère a eu le grand mérite de rendre cet innocent acceptable, alors même qu'il côtoyait le ridicule. Le rôle de Gilberte Dautrier, tenu par Mme Maria Favella, était plus périlleux encore. La distinction naturelle de cette belle artiste laisse difficilement admettre les déportements dont elle s'accuse. Reste que, surtout au deuxième acte, il lui a été donné de manifester toute l'étendue de ses dons. On ne croit guère à son « impureté », mais la délicatesse de sa sensibilité est hors de question, et pour la voir trembler, soupirer, accuser, par ses touchantes attitudes, une fatalité qui l'écrase, un nombreux public devrait venir l'applaudir à ce théâtre de l'Ambigu dont elle dépasse la vieille formule. J'ajouterai que Marcel Raine exprime à merveille tout l'odieux de son personnage, que Mlle Lita Recio est Gertrude elle-même, et Mlle Huguette une bien jolie Anglaise à l'accent un peu incertain.

GILBERTE DAUTRIER (MARIA FAVELLA) ET SON MARI (ANDRÉ BURGÈRE) AU TROISIÈME ACTE DE « L'IMPURE ». Phot. Bernand.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

UN APOTRE ET UN JUGE

QUARANTE-SEPT articles lumineux et puissants de Pierre Lalo viennent de paraître en volume (aux éditions Albin Michel) sous le titre *De Rameau à Ravel*. Un grand nombre, écrits pendant l'occupation, et qui passaient la ligne pour atteindre *le Temps*, à Lyon, furent l'œuvre et le testament d'un homme de soixante-quinze ans, et qui avait faim. Pressenti par plusieurs des journaux allemands de langue française, qui se fussent réjouis de salir un nom glorieux dans l'histoire de la musique, Pierre Lalo préféra la misère. Il est mort le 9 juin 1943, subitement, tout seul, dans une pauvre chambre d'hôtel, rue des Cloys, à Montmartre. On lui fit d'honorables funérailles; et, dans la chapelle du Père-Lachaise, avant que son corps allât rejoindre celui de l'auteur du *Roi d'Ys* et de *Namouna* — dont il ne parlait jamais sans un tremblement de tendresse — on ne joua que de nobles mélodies. Notre deuil était profond. Pierre Lalo avait été le guide, l'inspirateur, l'oracle de tous ceux, au début de ce siècle, pour qui la musique fut l'enchantement de leur jeunesse, le pain et le sel de leur esprit.

Personne n'a hérité de son prestige ni de son autorité. Chaque lundi, son feuilleton apportait un enseignement, renforçait des certitudes. Et quand on avait su juger, avant qu'il ne formulât son arrêt, dans le même sens que lui, on exultait de fierté. Les articles que je viens de relire sur d'Indy, Fauré, Dukas, Bachelet, Debussy réveillent ces émotions. Le cœur bat comme autrefois. Et je mesure, vous allez mesurer à votre tour, la grandeur de cette « époque de la musique française » que nous avons vécue ! Son éclat ne le cède pas à celui de la poésie au temps de la Pléiade, du théâtre sous Louis XIV. Ce fut la renaissance de l'art musical en France. Nous voyons, avec désespoir, le crépuscule de cette journée.

Le don qui séduisait, dès l'abord, chez Pierre Lalo était l'éloquence. Un style ferme, intransigeant, quasi despotique. Le langage des conquérants d'âmes ; il avait beaucoup lu Pascal, dont il posséda longtemps les « petites lettres » en original, telles qu'on les faisait circuler sous le manteau. Sans doute, les siennes avaient-elles été lues au fond ombreux d'une taverne. Il montrait du doigt, avec ravissement, les cercles rouges dont les avaient timbrées des culs de bouteilles ; quelque bourgogne des vendanges 1656... Pascal, Corneille, Bourdaloue. Leur façon mâle et rigoureuse d'écrire fut la sienne. N'était-ce pas, du reste, les vertus qu'il louait en Rameau ? Quand il le comparaît à Couperin, il disait : « On y trouve moins de grâce et de fantaisie délicates — il parlait des œuvres pour clavecin — mais plus de richesse et de puissance, avec cette hauteur de style qui est la marque du maître et le signe particulier de Rameau. » Je retrouvais cette aspiration vers la hauteur dans les chroniques de 1943, qu'il m'arrivait de déchiffrer en autographes, et dans les propos de Pierre Lalo sur la tragédie grecque. Car il savait le grec presque aussi bien que l'allemand et l'espagnol. Et je me souviens de son enthousiasme en me récitant les derniers vers de *Prométhée :* « Ω μητρὸς ἐμῆς σέβας... » Il adorait Sophocle et Couperin; il leur préférait Eschyle et Rameau. Chez les Lalo, leur nom l'annonce, il restait du sang rouge d'Espagne.

Une culture aussi étendue et aussi passionnée prend beaucoup de la vie d'un homme. Amoureux de lire, il écrivait avec mauvaise humeur. Sans effort; mais le plus tard possible, quand la nécessité l'éperonnait. Le lundi matin, autrefois, on lui arrachait un à un les feuillets que les typos attendaient pour le midi. Magnifiques improvisations de dernière minute. Ce livre est celui de ses souvenirs. Il y exalte la musique de son pays. Sans doute, il a chaudement célébré les grands maîtres de la musique allemande; et l'un des plus beaux livres qu'on puisse lire sur Wagner est *Wagner ou le Niebelung*, de Pierre Lalo, qui enferme des pages inspirées, des pages qu'on pourrait baigner de musique, sur le secret de la création wagnérienne. Car on sait tout des amours, des aventures, des travers, des manies de Wagner et de sa doctrine littéraire et philosophique. Mais comment le vieux Niebelung, enfermé dans sa caverne, forgeait ses thèmes, allumait ses incendies, faisait tourbillonner les étincelles sonores, les chemins de son inspiration, ses recettes d'architecte, sa méthode de travail, voilà le mystère. Pierre Lalo parle magnifiquement de *Parsifal*... Oui. Mais, quand les musiciens français sont parvenus à se délivrer de l'envoûtement wagnérien, quelle joie dans l'âme de Lalo ! Et comme, aux inoubliables

apparitions de *Pelléas*, d'*Ariane*, de *l'Etranger*, il nous la communiquait ! De Rameau à Dukas, ou à Debussy, ou à Ravel, envers qui, tout d'abord, il fut méfiant — ce fut son unique injustice ; avouée et réparée partiellement plus tard — il a discerné un courant unique. Il a souligné leurs affinités. « L'Opéra-Comique a représenté une œuvre d'une nouveauté et d'une beauté singulières. Elle a été accueillie, comme elle devait l'être, naturellement : par la surprise, le scandale, la raillerie et l'hostilité. » Nous l'avons sue par cœur, cette « attaque » du feuilleton sur *Pelléas*... C'était un appel de fanfare à la gloire de la musique française ; de la « libération » de la musique française. Si, bien avant les musiciens d'aujourd'hui, Lalo osait louer Gounod — ce n'était guère la mode ! — c'est que « la mélodie de Gounod a ruiné la formule meyerbeerienne ; et surement, la musique italo-germano-franco-bourgeoise de Meyerbeer, Lalo la comparaît à la cuisine internationale des wagons-lits ; et l'exécrait. On citera de ses « éreintements » de Massenet. Oui. Mais chez Massenet il reconnaît un de chez nous, de douce France. Nous nous étonnions qu'il aimât *le Jongleur*. Il avait raison. Sans hisser Massenet très haut, il savait indiquer en mots délicieux de justesse « le savoir sans effort, l'adresse subtile et brillante, la grâce souple, caressante, amoureuse et cette chose rare entre toutes, l'originalité de la mélodie » du compositeur à succès. Avant tout, il exigeait la sincérité ; il voulait qu'un musicien sût tout de son art, comme d'Indy, Dukas et Debussy, avant de s'amuser à des jongleries. Il aimait la musique construite ; et Rameau construisait, et Mozart contruisait. Ce n'étaient pas des éparpilleurs de notes ni des gâcheurs d'accords. Et il pensait, contre l'opinion des « séparatistes », qui veulent des musiques qui ne soient que sons ou des peintures qui ne soient que tons, il voulait que la musique exprimât « les sentiments et les passions ». Théorie démodée ? Pas pour longtemps, puisqu'elle est la vérité.

Ce que Pierre Lalo a écrit sur la musique palpite de ses convictions. Il a toujours redouté les adultérations de la musique française par la pesanteur ou le pédantisme allemands, par la facilité ou la vulgarité italiennes. Il aimait que la musique ne fût pas une géométrie des sons, un échantillonnage des timbres ; mais le poème d'une âme. Plus l'âme était fière, plus l'âme était généreuse, ou rêveuse, ou délicate, plus il l'aimait. Un Fauré, qui a su joindre à l'extrême subtilité de ses mélodie et de sa musique de chambre la majesté de *Prométhée*, la simplicité homérique, donc grandiose, de *Pénélope*, le comblait. Mais plus encore peut-être l'austérité, la suprême pudeur, l'audace contrôlée d'un d'Indy. « C'est le plus grand », me murmurait-il quelques jours avant sa mort dans une pâtisserie de la Chaussée-d'Antin, dont le maître, respectueusement, l'aidait de ses gâteaux et de son lait. Le plus grand... J'en reste étonné, quelle que soit mon admiration pour le prélude et l'ascension de la montagne de *Fervaal, Souvenirs, Jour d'été*... Mais ne pas classer les musiciens du XIX^e^ et du XX^e^ siècle comme Lalo l'a fait m'inquiète. J'ai le pressentiment que je vais me tromper. Telle était ma foi en cette pensée et en ce goût.

Il s'est gardé d'oublier les interprètes. Mais il n'a écrit que sur les plus grands. Falcon, Rose Caron, Rubinstein, Sarasate, Edouard Risler, Lucien Capet ont leurs portraits dans ce volume, peints de ce pinceau robuste et impétueux qui, de quelques touches, exprimait tout ce qu'il fallait voir et retenir. Depuis 1918, d'autres travaux, sa nonchalance, sa sauvagerie un peu farouche, la disparition d'amis qui le poussaient à écrire et lui donnaient confiance ont privé la musique de la sagesse, des rudoiements de Pierre Lalo. Elle y a beaucoup perdu. Les « nouveaux » ignoraient Lalo. Je leur conseille d'étudier son livre. Peut-être verront-ils, comme je le vois, qu'il a été la « conscience » des musiciens de son temps. Comme disait Souday, qui l'admirait, « la critique doit être la conscience de la littérature ; l'aider à voir clair en soi ». Voilà ce qu'a fait, plus de vingt ans, Pierre Lalo pour la musique. Et dans une prose qui ne peut vieillir.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

L'ÉTRANGE AVENTURIÈRE

L'HUMOUR anglais sera décidément un constant objet d'étonnement pour les Français. Qu'on en juge plutôt. Décidant de faire un film d'espionnage, après tant d'autres, Frank Launder et Sidney Gilliat choisissent très classiquement comme protagonistes la belle espionne et le loyal officier qui tomberont, inexorablement, amoureux l'un de l'autre. Mais, ce postulat admis, ils prennent systématiquement le contre-pied de tous les poncifs. La jeune fille est une tête folle qui se jette dans des complications invraisemblables sans très bien se rendre compte de ce qu'elle fait ; à partir du moment où elle commence à soupçonner ce que pourraient être les conséquences de ses actes, elle tourne casaque avec la même impulsivité. (Ce revirement insuffisamment motivé est un des rares points faibles du scénario.) Plus précisément, c'est une Irlandaise, fille de Sinn-Fein, qui a la haine de l'Angleterre dans le sang. Ce sentiment la poussera à travailler pour le compte de l'Allemagne, car, comme elle le dit à sa manière pittoresque, le fait que la Grande-Bretagne est engagée dans une autre guerre ne constitue pas une raison suffisante pour que l'Eire ne continue pas pour son propre compte une lutte qui dure depuis six cents ans. Le plus surprenant est bien que ce milieu de farouches nationalistes gaéliques est évoqué avec une sympathie évidente, encore qu'elle soit tempérée d'ironie. Chaque soir, le père répète au cabaret le récit de ses mirifiques exploits pendant la révolte de Dublin, et sa fille l'écoute avec ferveur, se redisant à elle-même chacun des mots qu'elle connaît par cœur. Il est difficile de ne pas être ému par cet enthousiasme filial, fût-ce après les allusions qui donnent à entendre que le nombre des républicains de 1916 a cru en Irlande, après l'autonomie, dans les mêmes surprenantes proportions que celui des résistants en France après septembre 1944. Et, quand elle aura délibérément renoncé à servir les intérêts de l'Axe, la jeune fille n'en conservera pas moins son abomination pour Cromwell, l'exterminateur des catholiques irlandais ; ce qui aura pour heureux effet de ménager à la lune de miel finale un rebondissement dont je tiens à laisser la surprise au spectateur.

En contre-partie, l'officier anglais n'est pas du tout un agent du contre-espionnage, comme l'Allemand se l'était figuré, mais un innocent officier qui profite de sa permission pour poursuivre les recherches qui doivent servir à sa thèse sur Cromwell malencontreusement interrompue par la mobilisation. Comme la jeune Irlandaise s'est jetée à sa tête dans le seul dessein de le détourner de sa prétendue mission, le dépit qu'elle en éprouve en apprenant la vérité est d'autant plus plaisant qu'il masque une autre découverte qu'elle vient de faire : à savoir que ces dernières assiduités, qu'elle avait tolérées par devoir professionnel, n'avaient pas du tout le caractère désagréable de celles qu'elle avait repoussées jusqu'alors.

Et, quand se pose l'inévitable conflit cornélien entre l'amour et le devoir, quand l'espionne (ou, plutôt, l'ex-espionne) supplie l'officier de la livrer à l'Intelligence Service, qui la fera fusiller, tandis que celui-ci conjure non moins éloquemment sa bien-aimée de se mettre sous la protection de la police irlandaise, ce qui aura comme conséquence que lui-même passera en conseil de guerre, sera cassé de son grade et emprisonné, ce débat prend une tournure saugrenue, du simple fait qu'il se passe en Irlande du Nord, relevant de la couronne anglaise, alors que le couple se croit en Eire, et que, en finissant par téléphoner à

TREVOR HOWARD ET LA JEUNE DEBORAH KERR, QUI DOMINE L'INTERPRÉTATION DU FILM ANGLAIS « L'ETRANGE AVENTURIÈRE ».

ceux qu'il imagine être les agents d'Eamon de Valera, l'officier alerte les policemen de Sa Gracieuse Majesté britannique. Ajoutons, pour brocher sur le tout, que l'espion allemand est un gentleman tout ce qu'il y a de correct, de distingué, d'intelligent et de courageux, tandis que les officiers anglais qui assurent la sécurité du territoire forment un couple de ballots qui accumulent les gaffes en se rengorgeant de satisfaction.

La mise en scène de Frank Launder est mieux que soignée. Deux séquences sont remarquables : celle où la jeune Irlandaise, pour se débarrasser du cadavre de l'espion allemand, le promène à travers les rues de la ville dans le fauteuil à roulettes d'un paralytique, se trouve prise dans la cohue qui sort d'un cinéma aux accents de *God save the King*, est en butte aux sollicitations d'un suiveur et se réfugie sous la protection d'un agent de police : celle où le cab qui emmène les Allemands et les deux protagonistes que ceux-ci ont fait prisonniers se voit obligé de suivre un enterrement campagnard, qui se révèle en fin de compte n'être rien d'autre qu'une astucieuse entreprise de contrebande. Toutes deux ont un mouvement et un pittoresque savoureux.

Trevor Howard, qui fut le médecin de *Brève Rencontre*, joue toujours de sa laideur sympathique, tandis que Raymond Huntley compose un espion allemand très britannique d'allure. Mais l'interprétation est dominée par Deborah Kerr. Cette jeune actrice a un physique très différent de celui qui est presque unanimement adopté aujourd'hui par les vedettes. Elle donne du coup un cachet spécial à son Irlandaise, qui en acquiert par là même sur l'écran une crédibilité qui disparaîtrait sans doute à la réflexion. Mais les scénaristes sont beaucoup trop astucieux pour avoir donné au spectateur la moindre occasion d'un retour sur lui-même avant d'avoir quitté la salle.

Dick Button, champion de patinage artistique.

Un saut du champion norvégien Berge Ruud, qui, avec son équipe, a remporté l'épreuve de saut spéci

PALMARÈS FRANÇAIS DE SAINT-MORITZ

Deux médailles d'or, deux titres olympiques remportés tous deux par le Savoyard Henri Oreiller, de Val-d'Isère, grand garçon à la fois audacieux et réfléchi, vainqueur en descente et en combiné alpin, trois médailles d'or obtenues par James Couttet et lui-même en slalom spécial, voilà le bilan du ski français, qui fut très brillant en descente, chez les hommes (grâce à deux skieurs seulement) plus que chez les femmes, où les Autrichiennes semblaient dominer le lot de fort loin, mais qui laissèrent échapper le slalom, qui revint, oh ! surprise, pour la première fois, à une Américaine, miss Frazer.

Georgette Thiollière — qui en retrouvant la ligne apparut moins dynamique qu'autrefois en descente — s'était retrouvée en slalom, mais sa sœur Suzanne, Lucienne Couttet et leurs camarades furent décevantes dans l'ensemble. Du côté masculin, la tradition continue : avant-hier Allais, hier James Couttet, aujourd'hui Oreiller, demain sans doute Panisset, Lacroix, Penz, Huertas et quelques autres... Nous restons sur le bon chemin...

Les courses de fond restèrent, comme il était prévu, l'apanage des Nordiques, qui se livrèrent un beau match à trois : Suède, Finlande, Norvège, match dont les sujets de Gustave V sortirent nettement vainqueurs. Un seul espoir du côté français : le jeune et trapu paysan du Jura, Carrara, qui termina premier des skieurs autres que les Nordiques avec une place de onzième dans la course de 18 kilomètres. Légère, très légère amélioration dans cette spécialité, en attendant que nos coureurs de fond puissent se payer un long apprentissage dans les pays qui touchent au cercle polaire...

Une nouvelle étoile : Barbara Ann Scott.

En patinage, la nouvelle fée de la glace, la Canadienne Barbara Ann Scott, que les techniciens estiment supérieure par la pureté de son classicisme à Sonja Henie, et le tout jeune virtuose américain Dick Button surclassaient leurs rivaux.

Et comment s'étonner aussi si le saut spécial revint aux grands spécialistes norvégiens, qui dominent tous leurs rivaux par leur sûre technique et par leur classe ?

En hockey sur glace, deux équipes surclassèrent leurs adversaires : le Canada et la Tchécoslovaquie, et seul le « goal average », à l'avantage des joueurs de Toronto, put les départager.

Ces Jeux olympiques de Saint-Moritz ne remportèrent pas, de loin s'en faut, le succès populaire escompté ; aussi l'ambiance y fit-elle complètement défaut...

Gaston Bénac.

Les équipes internationales prennent le départ de la grande course de relais quatre fois 10 kilomètres.

Un relais de l'équipe suédoise, qui s'est classée premièr

Le livre que vous devez avoir lu si vous vous intéressez à...

L'HISTOIRE 1939-1945

Général Pierre Keller, *la Division de Metz* (42e D. I.) *pendant la bataille de France* (Lavauzelle, 71 pages). Après un long séjour en Lorraine, la 42e D. I. est dirigée sur l'Aisne, où elle est engagée le 2 juin. Après de violents combats, elle est entraînée dans le mouvement général de repli et, sans cesser de se battre, couvre en bon ordre les 160 kilomètres qui séparent l'Aisne de la Seine. Son moral est intact. Mais, au sud de Troyes, décimée, épuisée, elle est encerclée par les divisions blindées allemandes. Son sort était réglé d'avance; chefs et soldats l'ont subi en commun.

Les confidences du général Vlassov : *J'ai choisi la potence* (Ed. Univers, 255 pages). Compte rendu des « conversations » de Vlassov, général soviétique passé au service de l'Allemagne et chef de l'armée dite « de la libération russe », armée qui aurait réuni 248.000 hommes. L'état-major allemand comptait sur elle pour boucher les trous ouverts dans ses effectifs par le désastre de Stalingrad. Et le Reich projeta de faire de Vlassov et de ses collaborateurs un « gouvernement Quisling » pour remplacer Staline.

L'ambassadeur allemand à Moscou, von Schulenbourg, essaya d'impliquer Vlassov dans l'opération montée pour « liquider » Hitler. En cas d'échec, les conjurés auraient ainsi pu soutenir que la machination était l'œuvre d'étrangers et que les Allemands n'y étaient pour rien. Vlassov éventa le piège et se déroba. Il fut également associé aux tentatives de Ribbentrop pour conclure une paix séparée avec Moscou. Tombé aux mains des troupes soviétiques, il fut pendu dans cette ville en 1946.

L'HISTOIRE

Testament politique du cardinal de Richelieu, édition critique ; introduction et notes de Louis André, préface de Léon Noël (Laffont, 524 pages, index). On invoque plus souvent le testament de Richelieu qu'on ne le lit ; son authenticité, mise en doute par Voltaire, paraît aujourd'hui hors de question. Richelieu s'y révèle moraliste autant qu'homme d'Etat; ses aphorismes font penser à Vauvenargues. Certains sont de tous les temps; plusieurs pourraient être, aujourd'hui, médités avec fruit :

« L'opinion que les Français sont incapables de règle et de discipline n'a d'autre fondement que l'incapacité des chefs, qui ne savent pas choisir les moyens nécessaires aux fins qu'ils se proposent. »

« Comme les sots ne sont pas bons à négocier, il y a des esprits si fins et si délicats qu'ils n'y sont pas beaucoup plus propres. Pour bien agir, il faut des gens qui tiennent le milieu. »

« Tel qui est capable de servir le public en certaines fonctions sera capable de le ruiner en d'autres. »

« L'augmentation des impôts est capable de réduire un grand nombre de sujets du roi à la fainéantise, étant certain que la plus grande partie du pauvre peuple et des artisans aimera mieux rester oisive et les bras croisés que de consommer leur vie en un travail ingrat et inutile. »

ALBERT MOUSSET.

VIENT DE PARAITRE
FRANÇOIS MAURIAC
JOURNAL
I vol. relié
LA TABLE RONDE

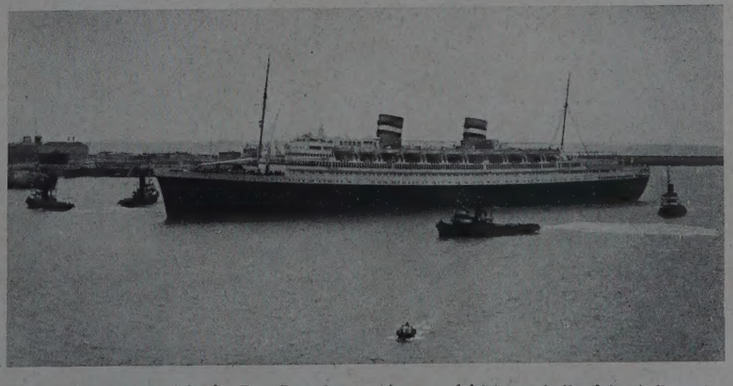
PETITES CHRONIQUES

L'ambassadeur de France en Italie et Mme Foulques-Duparc accueillent leurs invités à l'entrée de la galerie d'honneur du palais Farnèse.

GRANDE RÉCEPTION AU PALAIS FARNÈSE

Pour la première fois depuis dix ans, une grande soirée a été donnée, à Rome, le 31 janvier, dans le cadre magnifique de l'ambassade de France, au palais Farnèse. L'ambassadeur et Mme Foulques-Duparc ont reçu dans la galerie d'honneur, avec le cérémonial traditionnel, le corps diplomatique, les membres du gouvernement italien et les représentants les plus autorisés de la société italienne. Deux mille invités se pressaient dans les somptueux salons de l'ambassade et dans les deux salles de bal, où les danses se prolongèrent jusqu'à une heure tardive.

Quelques jours après que le mariage de la princesse Elizabeth et du duc d'Edimbourg eut été célébré à Londres, *France-Illustration* avait fait parvenir au couple royal un exemplaire spécialement relié du numéro spécial qui avait été consacré à ce grand événement. La princesse Elizabeth et le duc d'Edimbourg nous ont fait savoir, dans une lettre de leur secrétaire particulier dont nous extrayons le passage suivant, combien ils avaient été touchés de recevoir cet album, qui portait les signatures de toutes les personnes ayant participé à sa réalisation : « Leurs Altesses Royales désirent que je vous dise qu'Elles sont particulièrement heureuses de posséder ce magnifique souvenir de la journée de leur mariage et qu'Elles ont été grandement impressionnées par l'excellence de sa production. Elles sont très heureuses que tous ceux qui ont contribué à cette publication, ainsi que les imprimeurs, typographes et autres ouvriers ayant aidé à la fabrication, l'aient signé. Leurs Altesses Royales conserveront toujours ce cadeau, si agréable, en souvenir de la circonstance. » La reliure, en maroquin rouge, frappée aux chiffres d'Elizabeth et de Philippe, est due au relieur d'art Duval.



La marine commerciale des Pays-Bas vient de reprendre son activité. Pour la première fois depuis la guerre, un grand transatlantique néerlandais a fait escale au Havre. Il s'agit du *Nieuw Amsterdam*, de 37.000 tonnes, le plus grand bâtiment hollandais. A l'occasion de cet événement, une réception a été offerte par la Compagnie Franco-Hollando-Américaine, à la suite de laquelle les invités visitèrent le somptueux bâtiment.

LA RÉOUVERTURE DU MUSÉE D'ATHÈNES

Le Musée national archéologique, fermé depuis le 28 octobre 1940, jour de déclaration de la guerre entre la Grèce et l'Italie, vient de rouvrir à Athènes.

Dans les salles ouvertes — trois seulement pour le moment — sont exposées des pièces en marbre, bronze et bois, des terres cuites et des vases. Tous ces objets remontent à la période de l'art grec allant de 900 à 500 environ avant J.-C. Leur disposition donne une image plus complète de la civilisation archaïque. Voici d'abord un bas-relief tombal qui représente un hoplitodrome (coureur portant ses armes dans les courses du stade) et une statue de marbre représentant Dionysos assis, et trouvé à Athènes en 1931. Puis viennent en très grand nombre des têtes de griffons et des statuettes en bronze, des figurines en terre cuite et de grands vases.

Les pièces du musée qui proviennent des fouilles de l'Ecole française d'Athènes sont en nombre respectable.

Parmi elles, une statue de femme en marbre et une autre en pierre poreuse trouvées dans le sanctuaire d'Apollon Ptoos, en Béotie, une statue xoanomorphe de Délos, un Apollon Ptoos en marbre de Paros provenant du sanctuaire béotien.

Mais il convient de faire une mention spéciale de l'aurige de bronze (conducteur de

Hoplitodrome (coureur portant ses armes dans les courses du stade).

char), une des plus précieuses trouvailles de l'Ecole française. Il est exposé ici provisoirement, jusqu'à son retour à Delphes. Dès le commencement des hostilités, cette statue fut mise à l'abri dans une des tombes proches du musée de Delphes, mais quelque temps après on constata que des détériorations dues à l'humidité et à la rouille se produisaient sur certaines parties du corps de l'aurige. De plus, la caisse qui le contenait était grandement endommagée. On jugea alors nécessaire de soumettre la statue à un traitement d'urgence. Mais les autorités grecques ne disposaient à cette époque (sous l'occupation ennemie) d'aucun moyen de transport. Les autorités italiennes offrirent leurs services. Or, lorsque le service compétent arriva à Delphes, le bruit se répandit dans la région que les Italiens s'apprêtaient à dérober l'aurige. Des paysans en informèrent les partisans grecs du mont Parnasse. Mais la vérité fut bientôt connue. Et M. Keramopoulos, directeur de la section archéologique du ministère et professeur à l'Université d'Athènes, parvint à effectuer le transport de la statue sans aucune mésaventure.

La réouverture du musée d'Athènes prouve que la Grèce est loin de perdre courage et d'oublier les obligations qui lui incombent dans le domaine spirituel.

CONSTANTIN KOUKIDIS.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE MICHALON
7, rue des Saints-Pères - LIT. 02-20
SALVAT
PEINTURES
jusqu'au 4 mars 1948

PETITES CHRONIQUES

(Suite.)

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Comme Georges Michel et Utrillo sont les peintres de Montmartre, Schwartz-Abrys a voulu être le peintre de Ménilmontant. Il a tenté de rendre l'aspect misérable et pittoresque de ce coin de Paris, où règne un peuple qui souffre. Mais il n'en évoque que le décor, le cadre même de cette misère, et

SCHWARTZ-ABRYS. — « *Rue Emile-Landrin* », *à Ménilmontant.*

il semble que toute vie ait fui de ce lieu maudit.

Schwartz-Abrys veut remettre le romantisme à l'honneur. Est-ce pour cela un néo-romantique ? Non ! Son style dramatique, qui recherche l'effet, subit plutôt l'attraction d'un Vlaminck. Sa pâte riche, sa technique au couteau, ses clairs-obscurs violents, ses ciels sombres du petit matin, tout cela contribue à donner un caractère de lyrisme exalté à une œuvre très concrète, où se mêlent des éléments de vision apocalyptique. (Galerie Allard.)

La Galerie Marcel-Guiot a organisé une rétrospective de Daniel Dourouze. Cet artiste fin, délicat et poète de la nature, a surtout été tenté par l'aquarelle pour évoquer tous nos paysages de France. Que ce soit Marseille et la Provence, la côte bretonne ou la côte normande, Grenoble et le Dauphiné, Chartres et la Beauce, Lyon ou Paris, Dourouze a toujours su rendre l'atmosphère et la personnalité de chacun de ces paysages ; il a su en sonder l'âme. De la mer à la montagne, de la plaine à la ville, il allait, cheminant inlassablement, une besace sur l'épaule — tout son matériel d'aquarelliste, qu'il appelait ses « clarinettes » — et, s'identifiant à la nature, il a su en comprendre et en traduire toute la beauté et la poésie.

Gilou présente, à la Galerie de l'Elysée, une vingtaine de toiles à l'écriture très accusée. Son talent se complaît dans la transcription des choses réelles de la vie, qu'il aime à souligner d'un trait sombre, avec de violentes ombres portées. Le noir, pour lui, est une couleur dont il se sert avec volupté.

Salvat expose, à la Galerie Michalon, des toiles — surtout des paysages — d'une exquise sensibilité. Il regarde la nature, s'en imprègne et la traduit avec son état d'âme et toutes ses délicatesses d'atmosphère. Corot, Daubigny, Boudin sont les ancêtres de Salvat. Aussi ne peut-on que le féliciter de rester dans cette pure tradition du paysage français.

La Galerie Raspail a organisé une rétrospective de l'œuvre de Léon Gaudeaux. Ce peintre, sincère et plein de finesse, est mort trop jeune, dans un petit village d'Ile-de-France. Son talent était plein de promesses, et ses paysages évoquent la douceur de vivre dans les champs de blés jonchés de coquelicots, à l'ombre du porche de la petite église du hameau, sous un ciel limpide. Gaudeaux demeure lui aussi dans la belle tradition française.

Nous déplorons que Severini — qui expose à la Galerie du Luxembourg — ait jugé bon de se mettre à la remorque du cubisme. Severini, qui était un peintre, un vrai, doué d'une harmonieuse sensibilité, et qui possède des dons indéniables de coloriste, risque d'être entraîné dans des doctrines, des théories qui sont à l'encontre de sa personnalité. Souhaitons qu'il retourne à ses premières impressions de la nature, qui en faisaient un maître.

MAURICE SÉRULLAZ.

BIBLIOGRAPHIE

L'heure de l'expansion française

Tous les renseignements pratiques concernant l'exportation se trouvent réunis dans la nouvelle édition qui vient de paraître de *l'Annuaire bleu* (Société française d'éditions). Véritable encyclopédie économique universelle, cet ouvrage contient mille trois cents pages de documentation sur la production nationale, les territoires de l'Union française et tous les pays étrangers. Enrichi d'une remarquable préface de M. de La Pradelle, l'éminent professeur de droit international, et illustré de cartes récentes en deux couleurs, *l'Annuaire bleu* est, incontestablement, à l'heure actuelle, l'ouvrage le plus complet sur l'économie internationale parmi ceux qui ont été édités tant en France qu'à l'étranger.

L'indicateur du voyageur international

La librairie Chaix, qui est spécialisée depuis plus d'un siècle dans l'édition des publications horaires, vient de faire paraître l'Indicateur Chaix Mondial, qui groupe, avec de nombreux renseignements généraux et une importante documentation cartographique, tous les horaires fer, air et mer utiles à l'élaboration d'un voyage international. Cet indicateur, rédigé en français et en anglais, paraîtra six fois par an et sera bientôt diffusé dans le monde entier. Il permet aux voyageurs d'obtenir instantanément et groupés en un seul volume tous les renseignements concernant les horaires des compagnies de transport du monde entier.

COURRIER THÉATRAL

« Les Nouveaux Maîtres » au théâtre de l'Humour

Le fouet de la satire a tenté M. Paul Nivoix, qui, dans *les Nouveaux Maîtres*, a eu l'ambition de brosser de certains aspects de nos temps troublés un tableau véridique. Etienne Durand, fils d'un nouveau riche de 1919, se voit en 1947 acculé à la faillite. Pour se tirer d'affaire, il invite dans son château d'Aubenton un affreux métèque, Padrovitch, prince du marché noir. Le métèque n'est pas à 5 millions près, mais il faudrait que la belle Yvonne Durand lui tînt compte de sa générosité. Yvonne le repousse avec indignation, la faillite est déclarée, et le château vendu à Victor Tricoudart, valet de chambre des Durand. Ceux-ci cependant resteront sur leur domaine, en qualité de gardiens, et Victor, victime de Padrovitch, sera emprisonné, tandis que le métèque fuit en avion et que l'ancien châtelain, le marquis d'Aubenton, ayant épousé une richissime Américaine, rachètera la demeure de ses ancêtres.

La pièce, écrite selon des recettes éprouvées, évoque moins Aristophane qu'une revue de cabaret. Elle suscite un rire mécanique, qui sera sans doute inintelligible pour nos petits-neveux, mais dont il faut donner acte à l'auteur. Il ne travaille pas pour l'éternel et nourrit l'ambition modérée de tenir l'affiche une confortable centaine de représentations. MM. Guy Rapp, dans le rôle matamoresque de Padrovitch, Georges Cusin, marquis caricatural, la joyeuse Madeleine Suffel, d'une bonne fraîcheur rustique, Alice Field, Jean Gobet et Charles Bouilland l'y aideront, sans que l'ombre de Molière en soit troublée.

Y. G.

COURRIER MUSICAL

Enfant prodige il y a quelques années, aujourd'hui virtuose en fleur, Devy Erlih revient d'Amérique, consécration assez rare pour un aussi jeune homme (dix-huit ans à peine). Dès ses débuts, Erlih nous subjugua par sa précocité : il y avait tant de dons et de travail harmonieusement reliés en cette tête enfantine, en ces doigts agiles ! « Il est de la race des Heifetz », s'exclamait-on.

Où en est aujourd'hui le violoniste adolescent ? Au tournant dangereux, peut-être. Pureté et moelleux du son, infaillibilité de la technique et du rythme, élégance du style, autant de qualités précieuses contrôlées par une complète maîtrise, maîtrise qui, précisément, nous inquiète. Car Devy Erlih est trop maître de lui ; à l'âge des ardeurs et des enthousiasmes, il montre la préoccupation dominante du « fini », du parfait ; pur sang qui semble vouloir gagner une course, il s'interdit tout abandon. Il nous livre, ce fin musicien, des traductions musicales sans défaut (on ne peut mieux jouer *la Chaconne*, de Bach, les pièces de Bartok habilement transcrites de sa main), mais ne se laisse jamais surprendre ni ravir par la musique. Des emportements ou des pudeurs de Schumann, du charme rayonnant et des tendresses infinies de Fauré, il nous a refusé la confidence ou mesuré l'effusion. J'ai cependant confiance en ce jeune garçon si doué — presque trop doué — et souhaite que, passé l'âge difficile, il redevienne émouvant comme il était tout enfant.

Pour le récital poétique d'Annie Maurelle, j'ai dû renoncer au récital de chant d'Eliette Schenneberg, qui se donnait le même soir. Il m'en est venu quelque regret... Non que je n'aie apprécié en Annie Maurelle l'artiste sincère, vivant, sentant tout ce qu'elle dit, et en son accompagnateur André Collard le délicieux pianiste que je connais, mais j'avoue ne pas goûter la poésie présentée dans une « ambiance musicale » et, par surcroît, quand le soin de créer ladite « ambiance » est confié au piano, instrument trop ample, trop riche, qui accapare l'oreille au détriment du vers ; la discrétion des cordes (harpe ou violon) m'eût paru préférable. Attiré par les « fonds sonores », j'ai, sans le vouloir, prêté plus d'attention aux textes musicaux d'Auric et de Sauguet qu'aux *Ballades de tous les temps et de tous les pays* (revues et arrangées par Mme Marcelle-Maurette), dont Annie Maurelle nous a présenté la « farandole » symbolique. Je m'en excuse auprès de l'interprète, qui, dans une intention artistique évidente, a dépensé beaucoup de talent et d'émotion.

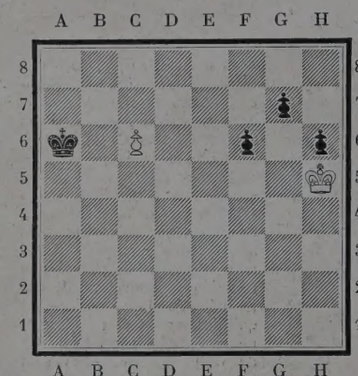
Déjà célèbre sur les ondes, le Quatuor de Radio-Luxembourg n'eut qu'à paraître pour conquérir le public parisien ; dès le premier contact, une communication chaleureuse s'établit de l'estrade à la salle, et ce fut plaisir pour l'auditoire de témoigner aux parfaits instrumentistes venus d'un pays ami où l'on fait de si bonne musique l'extrême satisfaction donnée par leur irréprochable exécution de Mozart, Beethoven et Debussy.

A propos d'ondes, je souhaite que la première audition du *Nocturne* de Jean Bartaud, diffusée par Radio-National lors d'un récent concert public, ne soit pas demeurée inaperçue. Œuvre foisonnante de beautés neuves et dont il émane quelque chose d'étrangement rare en valeur émotionnelle ! Sur un texte de Paul Fort, où le récit, tantôt parlé, tantôt chanté, alterne avec les chœurs, le jeune disciple de Georges Migot a créé par la transparence de l'orchestre et des voix savamment superposées d'irréelles clartés lunaires. C'est de la pure poésie musicale ; c'est aussi, enrichi par l'instrumentation moderne, le secret retrouvé des vieux maîtres de la polyphonie vocale, et je voudrais qu'avec moi, ce soir-là, des amis inconnus aient découvert Jean Bartaud.

L. MAURICE-AMOUR.

LES ÉCHECS (N° 43)

Solution de l'étude n° 43, de Richard Réti (1928).



Les blancs jouent et font nulle.

1. Rh5-g6 !, Ra6-b6. — 2. Rg6×g7, h6-h5 (2. ..., f6-f5. — 3. Rg7-f6, f5-f4. — 4. Rf6-é5, f4-f3. — 5. Ré5-d6 nulle). — 3. Rg7×f6, h5-h4. — 4. Rf6-é5, h4-h3 (4. ..., Rb6×ç6. — 5. Ré5-f4 nulle). — 5. Ré5-d6 nulle.

Ou 1. Rh5-g6, h6-h5. — 2. Rg6×g7, h5-h4 (2. ..., f6-f5. — 3. Rg7-f6). — 3. Rg7×f6, h4-h3. — 4. Rf6-é7 !, h3-h2. — 5. ç6-ç7 nulle.

Ou 1. Rh5-g6, f6-f5. — 2. Rg6×g7, f5-f4. — 3. Rg7-f6, Ra6-b6 (3. ..., f4-f3. — 4. Rf6-é7). — 4 Rf6-é5 nulle.

Une étude extrêmement originale et surprenante. Nul ne pourrait penser, à première vue, que les blancs puissent encore sauver leur partie.

Voici une des dernières parties jouées par Alékhine. Elle est datée du 6 décembre 1945. Alékhine donna une séance de vingt-neuf parties simultanées à Teneriffe et joua simultanément la partie suivante à l'aveugle.

Blancs : Alékhine. Noirs : Pedreira.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, d7-d6. — 4. d2-d4, Fç8-d7. — 5. Cb1-ç3, Cg8-f6. — 6. Fb5×ç6, Fd7×ç6. — 7. Dd1-d3 (menace de gagner un pion) 7. ..., é5×d4. — 8. Cf3×d4, Dd8-d7. — 9. Fç1-g5, Ff8-é7. — 10. Cd4-f5, 00. — 11. 000, Tf8-é8. — 12. Th1-é1, Fé7-d8. — 13. f2-f4, a7-a6. — 14. Dd3-h3, Rg8-h8 (pour pouvoir prendre le pion é4 sans craindre de perdre finalement la dame noire par Cf5-h6†, quand elle ne sera plus protégée). — 15. é4-é5, Cf6-g8. — 16. Cç3-é4, Fç6×é4 (si 16. ..., g7-g6. — 17. é5-é6 !). — 17. Cf5×d6 (menaçant 18. Dh3×d7) 17. ..., Fé4-f5 (si 17. ..., Dd7×h3. — 18. Cd6×f7 mat). — 18. Cd6×f5, Dd7-é6. — 19. Fg5×d8, Ta8×d8. — 20. b2-b3, g7-g6. — 21. Td1×d8, Té8×d8. — 22. Dh3-h4, Dé6-d7. — 23. Cf5-é3, Dd7-d4. — 24. Rç1-b1, Td8-é8. — 25. Dh4-f2, Cg8-é7. — 26. Té1-d1, Dd4-ç5. — 27. Cé3-g4, Dç5×f2. — 28. Cg4×f2, Cé7-ç6. — 29. Cf2-é4, b7-b6. — 30. Td1-d3, Rh8-g7. — 31. Td3-ç3, Cç6-é7. — 32. Tç3×ç7, Cé7-d5. — 33. Tç7-b7, a6-a5. — 34. g2-g3, Té8-é6. — 35. ç2-ç4, Té6-é7. — 36. Tb7-b8. Les noirs abandonnent, car ils perdent encore un pion.

Etude n° 44, par H. Mattison. « Rigaer Tageblatt » 1914.

Les blancs jouent et font nulle.

Une étude exquise d'un des plus grands compositeurs de fins de partie artistiques. Les blancs n'arriveront à se tirer de ce mauvais pas que par des manœuvres d'une extraordinaire subtilité.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

ÉTIENNE ARAGO ET LE CENTENAIRE DU TIMBRE FRANÇAIS

La vignette annuelle de la « Journée du timbre », qui doit paraître le 6 mars, portera cette fois l'effigie d'*Etienne Arago*. On ne saurait mieux choisir, en cette année du centenaire de la révolution de 1848, puisque le gouvernement provisoire l'appela au poste de directeur général des postes françaises (24 février 1848) et qu'il fut le plus ardent promoteur de l'institution du timbre-poste dans notre pays. Si son projet avait été réalisé plus rapidement, les premiers timbres auraient paru dès 1848, et cette réforme indispensable eût été l'un des premiers résultats du mouvement novateur.

En fait, on le sait, les premières valeurs de 20 cent. et 1 franc ne furent mises en circulation que le 1er janvier 1849 et nous devons attendre encore un an pour fêter le centenaire effectif des timbres français. Arago avait donné sa démission en décembre 1848, sitôt après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, mais son œuvre était acquise.

Au début de son passage à la direction des postes, il élabora un projet précis d'unification et de réduction des tarifs postaux. Avec une remarquable prescienee, il insistait sur la nécessité d'un abaissement des tarifs, écrivant lui-même que l'Etat devait « s'appliquer à faciliter et à étendre les relations de tous les citoyens et ne pas reculer devant un sacrifice temporaire pour leur assurer tous les avantages qu'il est en son pouvoir de donner. La réduction aura pour premier résultat de faire baisser les recettes dans une certaine proportion, mais l'expérience de l'Angleterre est là pour démontrer le rapide accroissement de la correspondance, qui doit en peu de temps compenser le déficit ».

Le projet définitif fut présenté à l'Assemblée nationale par le gouvernement provisoire le 24 août 1848 et voté à la fin du mois. Les deux articles principaux étaient le premier : « A dater du 1er janvier 1849, toute lettre du poids de 7 gr. 1/2 et au-dessous circulant à l'intérieur, de bureau à bureau, sera taxée à 20 centimes... » et le cinquième, qui consacrait la naissance des vignettes postales : « L'administration des postes est autorisée à faire vendre aux prix de 20 et 40 cent. et 1 franc des timbres au cachet dont l'apposition sur les lettres suffira pour en opérer l'affranchissement. »

LES ÉMISSIONS

Nous reproduisons aujourd'hui le projet de la vignette qui verra le jour à *Monaco*, le 6 mars 1948, à l'occasion de la « Journée du timbre ». Avec une nouvelle légende et la valeur de 6 + 4 fr., elle est au même type que la première émission de la Principauté, mise en service le 1er juillet 1885, au type « Charles III ». La couleur adoptée est vert sur azuré.

Ce n'est pas la première fois qu'un timbre ancien est ainsi rajeuni et remis en service : ce procédé est maintenant courant lors des commémorations d'événements postaux ou philatéliques, et l'une des raisons de son succès est facilement compréhensible : on peut ainsi, en effet, se procurer aujourd'hui pour un prix modique des reproductions officielles de vignettes qui sont pour la plupart aussi rares et inaccessibles que célèbres.

Le mérite de cette idée semble appartenir à l'*Uruguay*, qui émit, dès avril 1931, quatre timbres commémoratifs de l'exposition philatélique de Montevideo, en prenant comme sujet le type « Soleil » de l'émission de 1856 avec légende « Diligencia ». En novembre 1932, la *Roumanie* fit paraître une série de sept vignettes à l'occasion du 75e anniversaire du premier timbre émis par la principauté de Moldavie, le 15 juillet 1858. Chacun des types s'inspirait des motifs de ces anciens timbres roumains, tête de bœuf, cor de poste, aigle, etc.

En 1935, le *Portugal* reproduisait sur un 40 c. rouge le type de sa première émission, l'effigie de la reine Marie (1853).

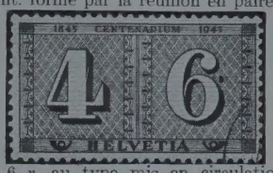
L'année 1936 vit l'émission de quatre vignettes espagnoles (poste et avion) commémorant l'exposition philatélique de Madrid. Elles évoquaient, en format plus grand, le type des 1 et 2 cuartos utilisés en 1853 par la poste locale de Madrid. L'année suivante, la *France* intervient avec le bloc de la « Pexip » — Exposition internationale de 1937 — dont les quatre valeurs, 5, 15, 30 et 50 cent., sont du type « Cérès » de 1849.

En 1940, de nombreux pays commémorèrent le centenaire du timbre-poste, donc celui des 1 et 2 fr. émis par la Grande-Bretagne le 6 mai 1840. L'Angleterre elle-même fit paraître une série aux effigies de Victoria et de George VI qui ne rentre pas dans le cadre de cette étude. C'est ailleurs qu'il faut chercher la reproduction du célèbre « Black penny » : d'abord au *Mexique*, dans une série de dix valeurs, poste et avion ; puis à *Cuba*, où il est uni à un timbre espagnol (Antilles, 1855) et à une vignette cubaine de 1899.

D'autres pays ont célébré le centenaire de 1840 en reproduisant le premier timbre qu'ils avaient eux-mêmes émis, à des dates diverses. Ainsi, la *Bulgarie*, avec son 5 cent. de 1879 ; le *Paraguay*, avec ses 1, 2 et 3 reales de 1870 ; le *Nicaragua*, avec son 2 cent. de 1862.

En 1942, la *Bolivie* jugea nécessaire une émission commémorative de la « première exposition philatélique scolaire » ; le type adopté réunit le 5 cent. « aigle » de 1867 et un 10 c. aérien de 1941.

A partir de 1943, nous allons retrouver plusieurs centenaires réels. La même année, celui du premier timbre brésilien : le type chiffre dans un « œil de bœuf », du 1er août 1843, reproduit dans les trois valeurs (30, 60, 90) et la couleur noire de l'époque. En *Suisse* paraissent d'abord un 10 cent. formé par la réunion en paire des



4 et 6 r. au type mis en circulation à Zurich en mars 1843 (deux blocs différents furent également émis) ; ensuite, un 5 + 5 cent. reproduisant le célèbre « double de Genève », d'octobre 1843 (émis seulement en bloc). Enfin, en 1945, les postes suisses célébraient le centenaire de la « Colombe de Bâle » par un bloc réunissant deux vignettes de 10 cent. au type de 1845.

En 1946, l'U. R. S. S. consacre trois vignettes au XXVe anniversaire des timbres *soviétiques*. Deux valeurs, 15 et 60 k., réunissaient chacune les silhouettes réduites d'une dizaine de types différents, tandis que le 30 k. reproduisait isolément le 40 kop. gris noir de 1921 (« l'Ouvrier vainqueur de l'hydre capitaliste »).

J. Bellay.

LA PARTICIPATION ÉTRANGÈRE A LA PROCHAINE FOIRE DE LYON

La prochaine Foire de Lyon, qui se tiendra du 3 au 12 avril, comportera, comme de coutume, une importante participation étrangère. La Belgique, l'Italie, les Pays-Bas, la Suède, la Suisse et la Tchécoslovaquie seront officiellement représentés par des expositions collectives, pour lesquelles un bâtiment nouveau a été construit cette année : le pavillon des Nations.

De nombreux industriels américains, anglais, belges, hollandais, italiens, suisses, tchèques, etc., exposeront individuellement dans leurs groupes professionnels.

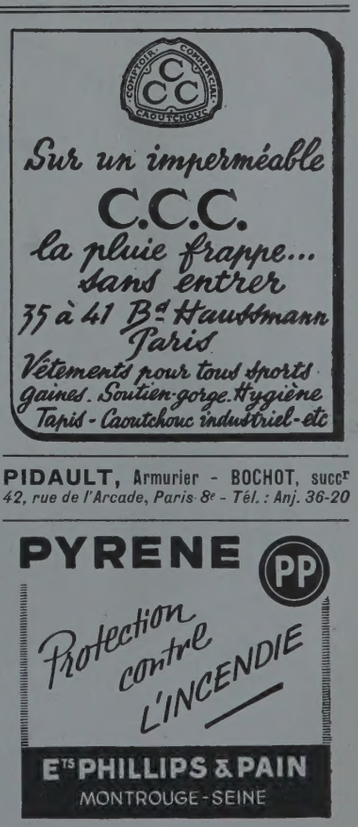
OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATION, 25 févr. 1948, 10 h. à **CONDOM** (Gers) au Trib. Civil, par le ministère de Me **ARDILOUZE**, avoué, en 3 lots : **Très IMPORTANT FONDS de COMMERCE à EAUZE (Gers) de NÉGOCIANT et DISTILLATEUR en EAUX-DE-VIE d'ARMAGNAC,** précédemment exploité à **Castelneau-d'Auzan** (Gers) par la **Sté Fse des Gds Armagnacs.** Éléments incorporels, matériel et marchand. Droit au bail de div. immeubles. **M. à P. des lots : 500.000 - 500.000 - 18,000.000.** Pour plus amples renseignements et enchérir s'adr. **Direction des Domaines à Agen,** à M. l'**Inspect. Principal** des **Domaines** à **Auch**, à Me **ARDILOUZE**, av. pours., à **Condom**, ou à tout autre avoué à CONDOM.

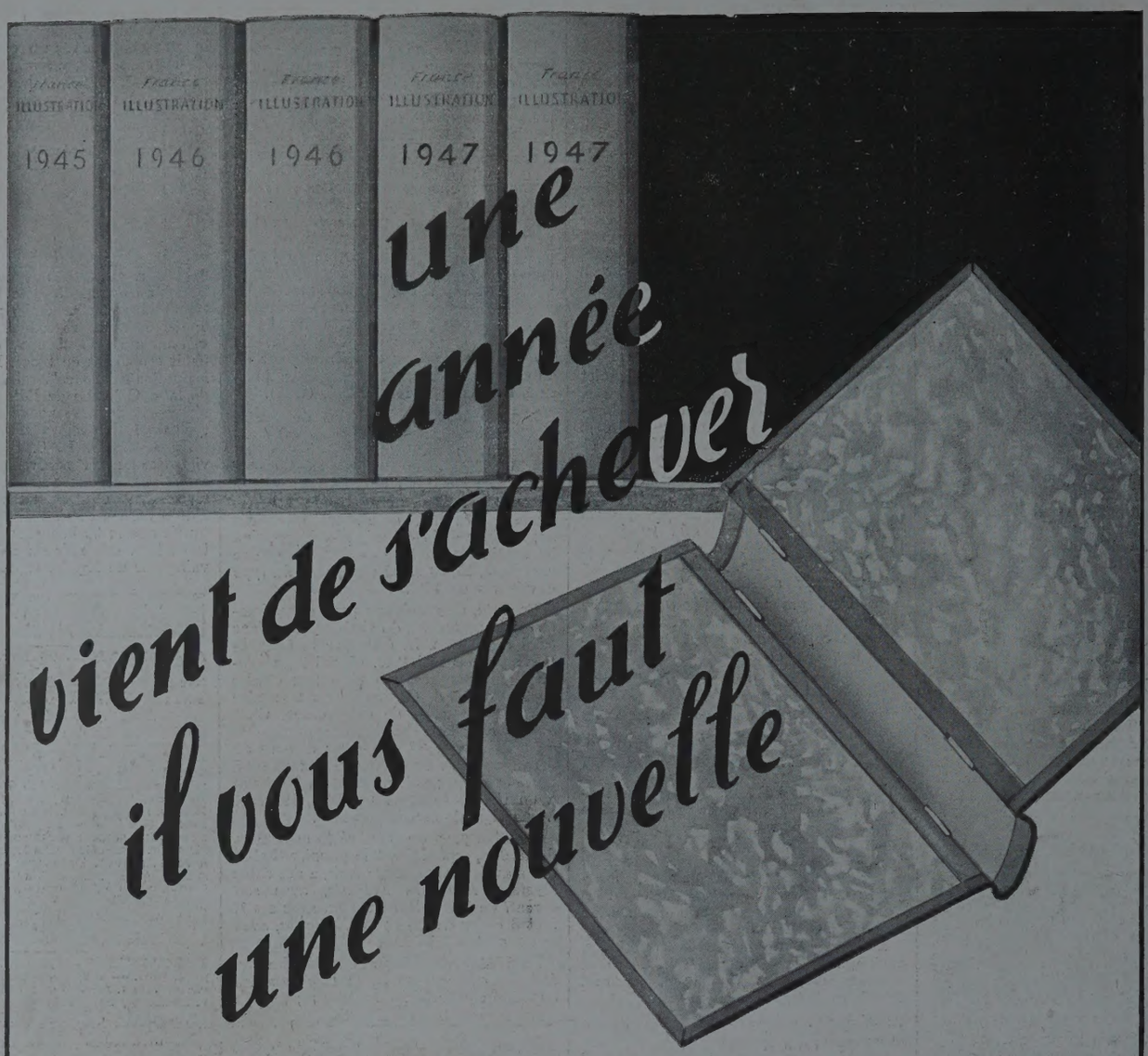
RUBRIQUE IMMOBILIERE

FONTAINEBLEAU, lib., SPLEND. Pté, av. parc, jard. — **AVON. BELLE MAISON** en **viager.** S'ad. **AG. FONTAINEBLEAU,** 122, r. St-Merry, **FONTAINEBLEAU.** T. 31-57.

LA MAISON Y. ROUE
est acquéreur de
BRILLANTS, PERLES, RUBIS, SAPHIRS ET ÉMERAUDES
61, Boulevard Malesherbes — PARIS



PIDAULT, Armurier - **BOCHOT,** succr
42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20



une année vient de s'achever il vous faut une nouvelle

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

(Bte France et Étranger)

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre. . . . . **333** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . . . **339** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire . . . . . **24** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85** fr.

pour **2** reliures. . . . . **105** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.